

droit & liberté

Organe mensuel du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme, et pour la Paix

N° 258 - JANVIER 1967 - PRIX : 1,50 F.

ce jour-là, aux Champs-Élysées...



L'AFFAIRE DREYFUS

RACONTÉE PAR
CEUX QUI L'ONT
VECUE





droit & liberté

Chers lecteurs et amis,
 Vous avez entre les mains le premier numéro de notre nouvelle formule.

Si vous êtes un de nos anciens abonnés, nous sommes certains que vous appréciez notre effort de modernisation, de présentation et de rédaction, et que vous êtes prêts à le poursuivre en faisant connaître autour de vous notre revue.

Si vous êtes un nouveau lecteur, si vous avez acheté DROIT ET LIBERTÉ dans un kiosque, nous espérons que vous deviendrez un lecteur assidu, et réserverez chaque mois votre achat au même marchand.

Si vous avez reçu ce premier numéro à domicile, c'est sur la demande d'un ami. Vous en recevrez un second le mois prochain et nous espérons que, vous trouvant en communion d'idées avec nous, vous vous abonnerez.

**Bien
 que le prix de
 l'abonnement soit
 porté à 15 francs par an,
 "Droit et Liberté" vous propose,
 exceptionnellement, jusqu'à fin janvier,
 sa formule de 1+1=3, qui vous permet**

de bénéficier de 3 abonnements pour le prix de 20 francs, au profit de personnes de votre choix, grâce à ce bulletin, à découper ou à recopier, et à renvoyer à "Droit et Liberté".

BULLETIN D'ABONNEMENT

M. Adresse 10 F
 (Abonnement de soutien 20 F)

M. Adresse 10 F
 (Abonnement de soutien 20 F)

TOTAL

ABONNEMENT GRATUIT SUPPLEMENTAIRE :

M. Adresse

dans ce numéro

LES HERITIERS D'HITLER
 La montée du NPD. La manifestation du 5 décembre. Des documents révélateurs p. 5-10

HANOI SOUS LES BOMBES
 par Mathilde Gabriel-Péri p. 13

DEVANT UN MEMORIAL
 par Edmond Michelet .. p. 14-15

LES TECHNICIENS DE LA VIOLENCE
 En France aussi, la menace existe p. 17

LE DOSSIER DU MOIS : L'AFFAIRE DREYFUS
 p. 19-26

CARTIER-BRESSON AU CŒUR DE LA VIE
 Des photos qui témoignent p. 27

PICASSO DANS L'ARENE
 par Hélène Parmelin ... p. 28-29

MEMMI REpond A IKOR
 Sur la « libération du juif » p. 33

APOLOGIE DE L'EPONGE
 Une nouvelle d'Albert Bensoussan p. 37-40
 et toutes nos rubriques habituelles.

Illustrations de couverture

- La manifestation du 5 décembre 1966 sur les Champs-Élysées (photo France-Soir).
- Picasso : dessin préparatoire à « Guernica ».

droit & liberté

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)
 Tél. 483.09.57 - C.C.P. Paris 6070-98

ABONNEMENTS

- Un an : 15 F.
- Abonnement de soutien : 30 F.
- Étranger : 20 F.

BELGIQUE

43, avenue de Berchem, Sainte-Agathe - Bruxelles 8 - Tél. 27.56.39,
 C.C.P. 7.364-15 22.93-64

- Un an : 150 FB.
- Soutien : 300 FB.

POUR QUOI NOUS COMBATTONS

DROIT et Liberté prend, au premier jour de 1967, un grand et nouveau départ. Il transforme sa formule pour qu'elle réponde aux aspirations d'un public nouveau en même temps qu'à celle de ses amis les plus anciens, les plus fidèles. Il l'adapte à la croissance d'un Mouvement qui entrera bientôt dans sa dix-septième année et qui, au milieu d'un monde au rythme accéléré, où une décennie change autant que naguère un siècle, doit mettre à jour son style, ses méthodes.

Il rajeunit son visage. Il garde son âme. Cette âme est celle qui brûle en nous depuis les temps clandestins du M.N.C.R. d'où notre M.R.A.P. est issu. En 1967, nous avons les mêmes raisons de veiller, le même devoir de combattre.

Nous combattons parce que 21 ans après la victoire, les nazis, sous le couvert du N.P.D., relèvent la tête en Allemagne; parce que des criminels de guerre et leurs complices sont solidement installés dans les administrations de la République Fédérale Allemande et qu'un ancien hitlérien demeure au sein même du gouvernement.

Nous combattons parce que, dans notre France des Droits de l'Homme, le racisme s'avère encore virulent, qu'une honteuse proportion de Français, que la flamme des camps d'extermination n'a pas guéri de leur aveuglement, osent se proclamer antisémites.

Nous combattons parce que dans les rangs mêmes de certains milieux d'étudiants, que leur formation devrait préserver d'un tel déshonneur, il se trouve des jeunes gens pour recourir à la violence contre leurs camarades, au service des doctrines racistes.

Nous combattons parce que nos frères nord-africains, africains noirs, antillais et guyanais, gitans, souffrent encore de discriminations humiliantes, parce qu'au racisme social, celui de la misère, s'ajoute, pour beaucoup d'entre eux, le racisme de la peau.

Et puisque des considérations racistes se mêlent à certains problèmes politiques extérieurs auxquels le M.R.A.P., par son objet, se doit de rester étranger, dans la seule perspective antiraciste qui est la nôtre, nous combattons pour la paix au Vietnam; nous combattons aux côtés des antiracistes américains contre les inégalités intolérables qui subsistent dans la grande République de Lincoln et de Kennedy; nous combattons l'apartheid, qu'elle sévise en Union Sud-Africaine ou en Rhodésie; nous combattons pour qu'une vraie paix s'instaure entre Arabes et Juifs du Proche-Orient, fondée sur le respect des droits de tous et sur la vie et la sécurité de l'Etat d'Israël; nous combattons pour que, partout où subsistent les séquelles des préjugés ou des discriminations d'autrefois, y compris dans les pays où la Révolution a résolu de les abolir, disparaissent les incompréhensions et les haines au profit d'une véritable coopération.

Organe d'information, de libre confrontation, c'est à toutes les victimes, en tous les points de la terre, qu'est dédiée notre revue. Bienvenue au nouveau Droit et Liberté. Heureuse et victorieuse année à tous ceux qui mènent avec nous ce fraternel combat!

Pierre PARAF.

LE COMITE D'ACTION ANTIRACISTE DU PRET A PORTER, FONDÉ IL Y A UN AN, S'ETAIT DONNÉ POUR TACHES DE SOUTENIR ACTIVEMENT LA LUTTE DU M.R.A.P. ET D'ŒUVRER A LA RÉNOVATION DE DROIT ET LIBERTÉ

Il se félicite de la puissante manifestation du 5 décembre devant l'ambassade ouest-allemande, importante étape d'un combat qui doit encore s'amplifier pour faire échec au nazisme renaissant.

Il salue avec intérêt ce premier numéro de la nouvelle formule de « Droit et Liberté » et souhaite à l'organe du M.R.A.P. d'étendre rapidement son audience, grâce aux très nombreux concours qui lui seront apportés.

Pour le Comité d'Action Antiraciste du Prêt à Porter,

LE BUREAU :

BISTROT DU TRICOT
CHARLES MANDEL
CHARLES MAUDRET
CREATIONS F. BONIART
CREATIONS FIRER
DANIEL HECHTER
DANIEL VOGELHUT
DOROTHEE BIS
FELINE
GEORGES RECH
JACQUES SYMA
JULIEN OBAR
LA GAMINERIE

LAURA
MAX JACOBS
MAXI LIBRATI
MICHEL FLAME
MICHEL PELTA
MODELES DE PARIS
PERIER CREATIONS
PIERRE D'ALBY
PIERRE MONCEY
SIGUY
SIMTEX
MATCH



Cette page publicitaire a été souscrite par le Comité d'Action Antiraciste du Prêt à Porter pour le soutien de « Droit et Liberté ».



Marcel Ophélie



Elie Kagan

L'orateur du N.P.D. retrouve d'emblée le style et les gestes des maîtres du 3^e Reich. Mais les succès électoraux des néo-nazis n'ont pas été sans provoquer de réaction : en France, devant l'ambassade ouest-allemande; en Allemagne de nombreux jeunes ont manifesté, dans les fleufs mêmes du nazisme, ancien et néo, que sont Munich et Bayreuth.

LES HÉRITIERS D'HITLER

EN fait de manifestations, les Champs-Élysées ne connaissent guère que celles d'extrême-droite. Ce fut toujours aux alentours de l'Arc-de-Triomphe que se mobilisèrent les Camelots du Roy, les Croix de Feu, les Poujadistes et Jeune Nation chaque fois qu'il fut question d'étrangler la Gueuse ou de jeter les députés à la Seine. Ce ne fut pas la moindre surprise, pour la foule des employés qui sortaient du travail, comme chaque soir, ce lundi 5 décembre à six heures, que de rencontrer, rond-point des Champs-Élysées une autre foule, inhabituelle et dense : des milliers de Parisiens, et aussi des banlieusards, des provinciaux, venus, à l'appel du M.R.A.P., manifester devant l'am-

bassade de la République fédérale allemande, avenue Franklin-Roosevelt, l'indignation qu'éveilla le succès électoral des néo-nazis du N.P.D. aux élections bavaroises; l'indignation, mais aussi la volonté affirmée de ne pas laisser renaître la « bête immonde ». L'ambassade était gardée par un fort cordon d'agents, et même de gardes-mobiles; des barrières avaient été disposées, pour canaliser les manifestants; elles furent vite trop étroites; dès avant six heures, les abords de l'ambassade étaient envahis par la foule; deux grandes banderoles émergeaient : « Halte au nazisme » et « Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix », assorties de centaines de petites bandes de papier,



« Plus jamais d'Auschwitz, plus jamais d'Oradour », « Interdiction du N.P.D. », « Châtiment des criminels de guerre », et de pancartes « individuelles », hâtivement fabriquées : « Les Triganes disent non aux nazis », ou « Le Loiret a trop souffert du nazisme ». Des déportés sont là, en tenue rayée; des juifs arborent l'étoile jaune qui, voici à peine plus de vingt ans, les désignait à la persécution; mais les victimes de l'hitlérisme, les rescapés des camps de la mort, ne sont pas seuls à protester : les manifestants sont souvent très jeunes : lycéens, étudiants, apprentis venus des banlieues, ne sont pas les moins résolus.

Le chant des partisans

La nuit, tombée depuis bientôt une heure, est trouée par les flashes des photographes et les projecteurs des caméramen. De nouveaux arrivants ne cessent d'affluer; de loin, ils reprennent les cris scandés par la foule : « le nazisme ne passera pas », « SS assassins », « N.P.D.-SS... » A 18 h. 15, une délégation (Pierre Paraf et Charles Palant, président et secrétaire général du M.R.A.P., Jacques Madaule, Pierre-Bloch, ancien ministre, le professeur Jankelevitch, M^r Lederman, conseiller municipal de Paris), franchit le cordon de police pour se rendre à l'ambassade, y déposer le procès-verbal de la manifestation. Dix minutes plus tard, la délégation revient. Charles Palant, muni d'un haut-parleur portatif, rend compte de l'entrevue aux manifestants : « La lutte contre le nazisme ne s'arrête pas ce soir. Paris a donné l'exemple, et notre action doit se poursuivre ». L'atmosphère est telle que la foule ne se disperse pas pour autant; elle

LE PROCÈS-VERBAL

Voici le texte qui a été déposé à l'ambassade ouest-allemande par la délégation :

REPONDANT à l'initiative du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, des milliers de Parisiens, parmi lesquels de très nombreux anciens déportés, prisonniers, résistants, parents de massacrés, victimes de la répression hitlérienne, sont rassemblés, aujourd'hui 5 décembre 1966 à 18 heures, devant l'ambassade de la République Fédérale Allemande.

Par cette démonstration, nous entendons exprimer notre émotion et notre inquiétude devant les développements récents de l'agitation néo-hitlérienne en République Fédérale Allemande.

Le Parti National Démocrate Allemand (N.P.D.), réincarnation du Parti nazi, vient de remporter 23 sièges de députés et un million et demi de voix aux élections de Hesse et de Bavière.

A Bonn, où trop d'anciens nazis ont accédé à des postes de haute responsabilité publique, le Gouvernement Fédéral tolère cette agitation dangereuse pour la démocratie en Allemagne et la paix en Europe.

C'est contre cela que viennent ici protester solennellement ceux qui ont souffert du nazisme et l'ont combattu, les jeunes qui ne veulent pas connaître le retour des horreurs du passé, les citoyens de toutes opinions, attachés à la liberté et à la paix.

Solidaires de ceux qui, en Allemagne même, luttent pour rompre définitivement avec le passé de haine, d'oppression et de guerre, nous demandons :

- L'interdiction du N.P.D. et de tous les groupements pro-nazis.
- Le châtiment sans prescription des criminels de guerre.
- La disqualification de tous ceux qui ont, naguère, déshonoré l'Allemagne en trempant dans l'entreprise hitlérienne.

C'est ainsi que se réalisera la promesse scellée dans le sang des martyrs d'Auschwitz et d'Oradour de bâtir un avenir de fraternité et de paix.

Marseillaise éclate. Joseph Creitz, ancien interné à Drancy, membre du Bureau national du M.R.A.P. propose une minute de silence; puis c'est la dislocation, aux accents du **Chant des Partisans**, qui n'avait pas retenti depuis bien longtemps sur la Place de l'Etoile.

Les télévisions anglaises, allemandes, américaines et italiennes étaient présentes; plusieurs journaux allemands relatèrent la manifestation, le

Frankfurter Rundschau en publia même une photo; des manifestants anti-nazis allemands étaient d'ailleurs présents, mêlés à la foule. Ces détails prouvent à quel point l'inquiétude est partagée, partout en Europe, devant la brutale entrée en scène des héritiers de l'hitlérisme. En Allemagne, des étudiants ont manifesté contre le N.P.D. « Si vous voulez un Adolf, votez pour Thadden », proclamait une de leurs banderoles. A Munich, l'écrivain Gunter Grass (« Le Tambour ») présida un meeting antinazi: il y eut 1.500 participants; les journalistes présents furent unanimes à le constater: les manifestants, des jeunes pour la plupart, ne rencontrèrent qu'indifférence; à Munich, ils réussirent pourtant à imposer au bourgmestre l'interdiction d'une réunion électorale, organisée par le N.P.D. au cirque Krone, l'une des plus grandes salles de la ville.

Prochaine échéance : 1969

Pour inquiétante qu'elle soit, la progression de l'audience du N.P.D. n'a stupéfié que les observateurs les plus myopes. Elle s'inscrit dans la logique d'un cheminement qu'a délibérément choisi la République fédérale allemande depuis vingt ans.

Rappelons les derniers résultats obtenus par le néo-nazisme allemand: 250.000 voix dans le Land de Hesse le 6 novembre dernier (ce qui lui donne 8 députés à la Diète), et 800.000 en Bavière (15 députés). Les spécialistes des problèmes politiques Ouest-allemands, partant des résultats électoraux dans ces deux Länder (1), ont

(1) L'Allemagne de l'Ouest est une fédération de dix Etats, ou Länder, qui possèdent chacun un gouvernement largement autonome: Rhénanie-Palatinat, Rhénanie-Westphalie, Schleswig-Holstein, Basse-Saxe, Hesse, Bavière, Hambourg, Sarre, Bavière, Bade-Wurtemberg. A quoi il faut ajouter Berlin-Ouest, doté d'un statut particulier.

Halte au nazisme! 10.000 PARISIENS ONT MANIFESTÉ

de l'ambassade Ouest-allemande à l'Arc-de-Triomphe



MANIFESTATION DEVANT L'AMBASSADE D'ALLEMAGNE CONTRE LA RECRUESCENCE DU NAZISME



Aux Champs-Élysées, en tête du défilé contre les néo-nazis allemands, le n° 57.131 de Dachau

« Plus jamais d'Auschwitz! »
Trois mille Parisiens manifestent contre la recrudescence du nazisme.

Manifestation antinazie le 5 décembre à Paris

MANIFESTATION ANTI-NAZIE
PREMIERE RIPOSTE AU NAZISME

MANIFESTATION devant l'ambassade d'Allemagne à Paris

Des délégués en Paris pour NPD

La manifestation du 5 décembre eut une grande répercussion dans la presse. Plusieurs journaux allemands la signalèrent à leurs lecteurs.

tenté d'estimer ce que donneraient les résultats d'une élection générale. Ils sont arrivés au chiffre de 2 à 2,5 millions de voix. Ce qui correspondrait approximativement au grand raz-de-marée poujadiste de 1956. Mais le N.P.D. est autrement organisé, et autrement dangereux, à influence égale, que ne l'était feu l'U.D.C.A. Les prochaines élections législatives en Allemagne sont pour 1969. D'ores et déjà le N.P.D. a fait savoir qu'il allait mobiliser toutes ses forces pour préparer cette échéance cruciale. D'ici trois ans, il espère, au bas mot, doubler son influence électorale.

Jusqu'à ce jour, sa progression a d'ailleurs été rapide. La naissance du N.P.D., parti « national démocratique » allemand — qui n'est pas plus démocratique que le nazisme n'était « socialiste » — date du 28 novembre 1964, de la fusion de trois groupuscules d'extrême-droite: le **Parti allemand du Reich** (D.R.P.), que dirigeait Adolf von Thadden, le **Parti allemand** (D.P.), et le **Parti des Réfugiés** (B.H.E.). Des 25 principaux dirigeants du parti, responsables chacun d'une circonscription territoriale, 15 sont d'anciens nazis, membres des S.S. ou des S.A. Un an plus tard, en septembre 1965, le N.P.D. affichait 10.000 membres. Il présenta des candidats dans tout le pays et recueillit 650.000 voix, soit 2 % du total. C'était peu, mais la campagne avait donné au néo-nazisme l'occasion d'une propagande de grand style. Le nombre de ses adhérents passa à 16.000 au début 66, 22.000 en septembre. Il aurait aujourd'hui largement dépassé les 30.000.

« Hitler était un génie »

D'après le rapport sur le néo-nazisme publié chaque année par le ministre de l'Intérieur de Bonn, il existerait en République Fédérale (en dehors du N.P.D.) quelque 112 organisations néo-nazies, qui regrouperaient 13 à 15.000 adhérents; il faut y ajouter l'Amicale des Anciens S.S., la H.I.A.G. Leurs thèses sont diffusées par la **Deutsche Soldaten und National Zeitung**, qui titrait le mois dernier en manchette: « Hitler était un génie ». Le but que s'assigne à l'heure actuelle le N.P.D., c'est de rassembler, d'unifier et d'organiser cette poussière d'organisations, et d'en faire un instrument de combat pour l'échéance de 1969. Les fonds ne lui manquent pas pour cela: lors des cinq semaines de campagne qui précéderont les élections de 1965, plus de 500.000 affiches et des millions de tracts submergèrent le pays. Un million de marks (1,25 million de francs) fut dépensé, ce qui n'est habituellement pas dans les possibilités

DE NOMBREUX TÉMOIGNAGES

OUTRE les membres de la délégation qui s'est rendue à l'ambassade ouest-allemande — **Pierre PARAF, Charles PALANT, PIERRE-BLOCH, Jacques MADAULE**, le professeur **V. JANKELEVITCH** et **Charles LEDERMAN** — de nombreuses personnalités étaient présentes dans la foule, où nous avons reconnu :

- **Jean BOULIER**, ancien professeur à la Faculté Libre de Droit de Paris.
- Mathilde GABRIEL-PERI**, l'acteur **Olivier HUSSENOT**, la pianiste **Gisèle KUHN**, **Louise ALCAN**, secrétaire générale de l'Amicale d'Auschwitz, **R. MAYEUX**, vice-président de l'U.N.E.F.

le cinéaste **Claude BERRY**; **Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER**, député; **Marcel PAUL**, ancien ministre, et plusieurs conseillers municipaux de Paris.

- Les dirigeants de multiples associations de la Résistance, de Déportés et d'Anciens Combattants: **A.R.A.C.**, **F.F.L.**, **A.N.A.C.R.**, **F.N.D.I.R.P.**, Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, **A.J.A.R.**, **U.J.R.E.**, Amicale des Anciens Déportés Juifs de France, Association Nationale des Cheminots Anciens Combattants, Amicale de Mauthausen, Association départementale de la Seine des Déportés du Travail et Réfractaires.

- Parmi les organisations représentées, citons encore: l'Union parisienne des syndicats **C.G.T.**, la Fédération des Travailleurs de la Métallurgie, l'Association des Etudiants Musulmans Nord-Africains en France, l'Union des Etudiants Juifs, l'Union des Sociétés Mutualistes Juives, le Mouvement de la Paix, le **M.C.A.A.**, le Comité de Paix de **L'Aurore** et d'Hispano-Suisse, l'Union des Femmes Françaises, le Comité d'établissement du **New York Herald Tribune**, les syndicats du Comptoir d'Escompte, le Service Civil International, etc...
- Des délégations étaient venues de

DE SYMPATHIE

Reims et du Loiret. Les ouvriers, techniciens, et cadres de l'Etablissement des Constructions et Armes Navales de Ruelle (Charente) avaient envoyé au M.R.A.P. une pétition signée par 98 % du personnel, s'associant à la manifestation. L'Association des Déportés et Internés Résistants et Patriotes de l'Yonne, et diverses personnalités de ce département avaient envoyé des messages de solidarité.

- D'autres messages et lettres d'excuses ont été adressés au M.R.A.P. par **Mme Blanche Francisque-Gay**, **Mme Suzanne Collette-Kahn**, secrétaire générale de la Fédération Internationale

des Droits de l'Homme, **Mlle Ponthell**, présidente de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté, les écrivains **Robert Merle** et **Jacques Nantat**, les professeurs **Henri Bartoll** et **Marcel David**, de la Faculté de Droit de Paris, **Jean Suret-Canale**, **Pierre Cogy**, le coureur cycliste **Raymond Poulidor**, le cinéaste **Léonide Moguy**, ainsi que la municipalité de Dugny.

- De Belgique était parvenu un télégramme exprimant la « solidarité complète » du Comité de Liaison contre la Prescription des Crimes nazis, qui groupe 34 organisations.

→
tés d'une organisation de 10.000 adhérents. Il semblerait que les fonds du N.P.D. viennent des moyennes entreprises industrielles, qui redoutent la concentration et l'hégémonie des trusts qui soutiennent la Démocratie Chrétienne. Fritz Thielen, président du N.P.D., possède lui-même une entreprise moyenne à Brême.

Par perversion ou par arrivisme

Le N.P.D. ne peut se proclamer nazi, puisque la Constitution fédérale l'interdit. Mais les déclarations des orateurs sont sans équivoque; à commencer par celles de Fritz Thielen lui-même: «L'Allemagne a un droit sur les régions où le peuple allemand a vécu pendant des siècles. Nous affirmons notre droit sur ces terres...» «Pourquoi continue-t-on à faire aux Allemands des procès unilatéraux pour de prétendus crimes de guerre alors que des crimes commis par millions envers des hommes, des femmes et des enfants allemands demeurent impunis». Les références de leurs interlocuteurs au racisme hitlérien leur attire des réponses qu'on croirait sorties d'une revue d'humour

SIMPLE RAPPEL

En 1926, la République allemande de Weimar convia les électeurs aux urnes. Sur plus de 30 millions de suffrages exprimés, un parti nouveau né, connu pour l'agitation systématique qu'il s'efforçait d'entretenir, le NSDAP (Parti national-socialiste allemand), en recueillit 800.000, à peine 2,6 %; il n'eut aucun siège. Deux ans plus tard, en 1930, il recueillit, avec 6,5 millions de voix (16,3 %), 107 sièges, puis en 1932, avec 13,8

millions (37,3 %), 230 sièges.

En 1930, le parti social-démocrate avait appelé à élire Hindenburg à la présidence de la République. Lorsque Hindenburg appela Hitler à la chancellerie, le parti communiste allemand proposa la grève générale immédiate; les sociaux-démocrates refusèrent: «Hindenburg, dirent-ils, est la meilleure garantie que la Constitution ne sera pas violée.» On connaît la suite.

grinçant: «Pourquoi serions-nous antisémites puisqu'il ne reste plus de juifs en Allemagne?» demande Adolf von Thadden sans sourciller; mais le mythe du Blut und Rasse, du sang et de la race, demeure le thème des discours du N.P.D.; c'est surtout au million et demi de travailleurs immigrés — nord-africains, portugais, espagnols, grecs et turcs — que s'en prennent ces nouveaux porte-parole de la supériorité arienne.

«Inutile de s'alarmer trop tôt»,

entend-on parfois dire lorsqu'on évoque cette montée du néo-nazisme; «Il manque la condition essentielle qui fit, à partir de 1930, le succès du nazisme: la crise». Certes il est vrai que le phénomène dominant dans l'Allemagne du «miracle économique», c'est une prospérité qui favorise la dépolitisation; une importante fraction des 500.000 jeunes Bavaois, arrivés en âge de voter le 20 novembre dernier préféra s'abstenir; la neige était bonne pour le ski sur les montagnes alentour.

Mais ce n'est pas un mystère que l'économie allemande accuse depuis deux ans une tendance à l'essoufflement; un déficit est apparu dans le budget fédéral, et dans la balance des paiements extérieurs; il ne faudrait pas que la légère inflation — 4 % par an — s'accroisse; personne ne peut affirmer que les prochaines années ne verront pas une crise. «La situation n'est pas mauvaise, à condition qu'elle soit bien prise en main, et que certaines mesures soient prises par le gouvernement», déclara au début de cette année Herman Abs, directeur de la Deutsche Bank, et l'un des maîtres à penser des économistes de la Démocratie chrétienne.

« Nous rétablirons l'ordre à Bonn »

Aussi bien la renaissance du nazisme «renoué» du N.P.D. serait-elle moins menaçante si elle ne s'accompagnait de la cristallisation dans la C.D.U., d'une aile droite, et même d'extrême-droite, qui apporte au néo-nazisme un renfort appréciable. L'élection de Kiesinger à la chancellerie en est un symptôme d'importance. Kiesinger, comme chacun sait, fut nazi dès 1933. Il avait 29 ans à l'époque et cet

«engagement» n'avait rien d'un coup de tête d'adolescent. «Je n'étais qu'un adhérent nominal, dit-il en guise d'excuse, parce qu'à cette époque, on ne pouvait arriver à rien sans être au parti nazi». Que l'on se fasse complice de criminels par perversion ou par arrivisme ne change rien à l'affaire. Il fut, pendant la guerre, l'un des responsables de la société Interradio AG, qui contrôlait pour le compte des nazis les émetteurs radio des pays occupés; il participa à ce titre à l'«aryanisation» de la radio française et de la Société Publicis. Le 26 août 1943, lorsque l'hitlérisme commença à douter de sa victoire finale, Kiesinger fut chargé de l'organisation du transport éventuel de l'ensemble de la section radiodiffusion du ministère des Affaires étrangères allemand «en lieu sûr», ce qui confirme l'avis de l'Abendzeitung, de Munich: «Un homme qui avait 37 ans en 1944 devait, pour ne pas être envoyé au front, avoir la confiance absolue des nazis». Kiesinger fut d'ailleurs interné, en 1945, au camp pour criminels de guerre de Ludwigsburg; il en sortit avec un certificat de dénazification en bonne et due forme, délivré par les autorités américaines et qu'il affiche maintenant. Mais le général Lammerding, bourreau d'Oradour et de Tulle,

n'est-il pas lui-même un «dénazifié» patenté?

Mais surtout, il y a plus que Kiesinger, Franz-Josef Strauss, l'homme fort de la C.D.U. Strauss ne fut pas nazi notoire; il était officier subalterne dans la Wehrmacht. Sa carrière politique ne commença qu'en 1948 lorsqu'il devint, à l'âge de 33 ans, secrétaire général du Parti social-chrétien, la branche bavaroise de la C.D.U. Député à Bonn en 1949, il fut d'abord ministre à la recherche atomique (1953), puis à la Défense nationale (1956). Puis ce fut, en 1962, la célèbre affaire du Spiegel. Strauss fut accusé par cet hebdomadaire de trafic d'influence et de prévarication: il aurait touché 50 millions de marks de la firme Hispano-Suiza afin d'accorder sa préférence, pour la Wehrmacht, aux chars fabriqués par elle. Strauss riposta en faisant jeter en prison les deux journalistes responsables du «papier»; la presse ouest-allemande contre-attaqua et Strauss sortit vaincu de l'aventure: en 1962, il dut démissionner. Depuis, il attend son heure, et les commentateurs s'accordent à dire que Kiesinger n'est qu'une figure transitoire: l'homme de l'avenir allemand, c'est Franz-Josef Strauss.

NPD-Stimmen in Hessen verdreifacht



Die Nationaldemokratische Partei Deutschlands (NPD) hat am vergangenen Sonntag im Lande Hessen einen großen Wählerfolg errungen. Es gelang der neuen Partei, keine zwei Jahre nach ihrer Gründung, die Zahl ihrer Wählerstimmen aus der Bundestagswahl vom 19. September 1965 trotz geringerer Wahlbeteiligung zu verdreifachen und mit einer Fraktion von 8 NPD-Abgeordneten in den 6. hessischen Landtag einzuziehen. Der NPD-Wahltag in Hessen ist um so höher zu werten, als er von der

jugend Partei von eigener Kraft erreicht worden konnte. Die politische Bedeutung des NPD-Wählerfolges liegt in der Tatsache, daß es dem Nationaldemokratischen gelang, den Vormarsch der SPD zu stoppen, während CDU und FDP erhebliche Einbußen hinnehmen mußten. Die SPD hat in Hessen ihre seit Jahren bestehende absolute Mehrheit nicht wahren können. Es gibt wieder eine parlamentarisch funktionstüchtige deutsche Rechte. Die NPD hat sich durchgesetzt. Jetzt geht es um Bayern!

• Numéro de janvier 1966 du Deutsche Nachrichten (Informations Allemandes), journal du N.P.D.
Titre: «Nos droits sur les territoires de nos ancêtres». L'article correspondant se termine ainsi: «Nous maintiendrons toujours dans l'esprit

des Allemands que nous n'abandonnerons jamais ce qui était propriété de nos parents et ce qui est territoire allemand.»
• Deutsche Nachrichten du 11 novembre 1966. Titre: «Les voix du N.P.D. en Hesse ont triplé».

DES DOCUMENTS

Dans ce numéro, un article est consacré au film «Paris brûle-t-il», qui, d'après l'auteur, est «une falsification monstrueuse de l'Histoire».

• Extrait d'une brochure rédigée par Hans Hertel contre le manifeste de l'Eglise Evangélique demandant la reconnaissance de la frontière Oder-Neisse:

«Nous, Allemands de l'Ouest savons que les Polonais auxquels on donnerait les mêmes instruments de développement n'obtiendraient jamais les mêmes résultats que nous Allemands... C'est pourquoi les Polonais ont besoin d'une aide allemande importante pour leur développement. Mais les Polonais doivent savoir qu'ils ne peuvent pas s'attendre de notre part à une telle aide s'ils continuent à ne pas respecter la loi.»

• Extraits du manifeste officiel du N.P.D. («Principes directeurs de notre politique»):

«L'ouvrier allemand doit avoir priorité en ce qui concerne la sécurité de son travail par rapport aux ouvriers immigrés (chap. III).

«Nous nous opposons formellement à la continuation des versements soustraits aux fonds publics et notamment ceux concernant les réparations» (aux victimes du nazisme, N.D.L.R.). (chap. V).

RÉVÉLATEURS

«Il y a lieu d'accorder une pension d'honneur aux blessés de guerre et au «Spätheimkehrern» (littéralement ceux qui rentrent au bercail, c'est-à-dire les criminels de guerre réfugiés à l'étranger) (chap. VI).

«Il faut une fois pour toutes, cesser les procès tendancieux... contre l'Allemagne alors que dans d'autres pays, des crimes commis contre des millions d'Allemands, hommes, femmes, enfants restent impunis. La pacification de l'Allemagne et de l'Europe exige des droits égaux pour tous, la fin des procès et une amnistie générale.» (chap. IX).

«Il faut donner une image authen-

tique de l'histoire allemande. Nous en avons assez... des accusations selon lesquelles l'Allemagne serait responsable de tous les maux dont souffre le monde... Qu'il soit mis un terme à la fable de la responsabilité allemande utilisée comme moyen de chantage pour soutirer des millions à notre peuple.» (chap. X).

«La conduite courageuse des soldats allemands de tous les temps doit servir d'exemple à l'armée fédérale.» (chap. X).

«L'Allemagne a des droits sur tous les territoires où le peuple allemand s'est développé au cours des siècles.» (chap. XI).



Das Manifest der NPD

Seit zwei Jahrzehnten ist Deutschland geteilt, Stacheldraht, Todesstreifen, Wachtürme und die Mauer zerreißen unser Volk. Die bisherige Politik hat sich als un-

AU NOM DE LA "RACE ARYENNE"

• Adolf Von Thadden, leader du N.P.D., au journaliste anglais, James Cameron: «Il y a eu des difficultés avec les juifs. Mais l'Allemagne n'a plus de problème juif. Dans toute l'Allemagne, il n'y a guère plus que 30.000 juifs. Pour la plupart, ils sont vieux et se tiennent tranquilles.»

«La guerre a été perdue à cause de l'ennemi de l'intérieur et de la juiverie internationale dont le but était la destruction de l'Allemagne en tant que nation.» (Peter Stockicht).

«Il n'y a pas eu de crimes dans l'Allemagne nationale-socialiste. Ces calomnies font partie de la propagande de la juiverie internationale et de la presse juive.» (Josef Truxa).

Parlant de la mort des six millions de juifs, Erich Kern déclare ce chiffre exagéré et ajoute que «deux millions cinq cent mille Allemands tués par les Alliés ont péri dans des conditions non moins humaines que les juifs.» (Der Spiegel, 24 avril 1966).

Le 19 décembre, au cours d'un meeting à Bad-Godesberg, Adolf von Thadden a déclaré que «Dieu ayant créé diverses races», il faut «les séparer soigneusement». Il a affirmé ensuite que la partie nord du globe doit être «réservée à la race blanche».

Or ce « démocrate musclé », comme l'appela Le Monde, s'il n'est pas néonazi, n'est pas pour déplaire aux gens du N.P.D. ; et les thèses qu'il défend — et avec lui la droite du C.D.U. — ne sont pas loin des thèses d'Adolf von Thadden.

Que dit-il, par exemple, du N.P.D. ? « On commet une lourde faute à l'étranger si on ne nous reconnaît pas le droit de développer une conscience nationale allemande » et « Le monde n'en a pas fini avec la réalité allemande. Nous avons peut-être été trop orgueilleux (sic). Mais nous ne devons pas permettre plus longtemps que les fautes et les erreurs (mais non les « crimes », N.D.L.R.) du passé soient utilisées en permanence pour les chantages de l'étranger ». A propos des travailleurs immigrés : « Il faut renvoyer 1,3 millions d'immigrés chez eux. Les travailleurs allemands n'auront qu'à travailler trois heures de plus par semaine ». A propos de l'apartheid : « Cette politique a une base positive ; elle repose sur une conscience religieuse de la responsabilité des Blancs en ce qui concerne le développement des couches non-blanches de la population. Il est faux de parler de l'oppression des non-Blancs par une race blanche supérieure ». Le

ADOLF II A PARIS ?

Adolf von Thadden, vice-président du N.P.D., vient d'annoncer qu'il allait faire une conférence en Grande-Bretagne le 27 janvier, à Southampton, puis qu'il se rendrait au Canada le 30 janvier, à Toronto où il parlerait à la télévision. Il a assuré qu'il était également invité à New York, et qu'il était « en pourparlers avec des membres de la Sorbonne » (sic) pour une conférence à Paris.

Si ces « pourparlers » aboutissent, il ne fait pas de doute que le « führer » du néonazisme recevrait chez nous l'accueil qui convient !

13 novembre dernier, il avait organisé à Augsburg une « journée de travail sur les questions militaires », pour la « remise en honneur des traditions militaires » et la « pleine reconnaissance à la H.I.A.G. (l'amicale des anciens S.S.) du droit d'agir publiquement ». Pour les élections législatives

permettre l'élection à l'assemblée locale de Florian Winter, ancien président du N.P.D. de Bavière ; des alliances de ce type pourraient fort bien se multiplier.

Goebbels avait prévu

Le fait que le N.P.D. se cantonne, pour l'instant, dans des jeux électoraux de ce genre, semble à certains un signe d'« embourgeoisement » qui rendrait inoffensive cette renaissance de l'extrême-droite allemande. Il est certes très improbable que le néonazisme prenne jamais exactement le visage exact de l'hitlérisme ; mais à vouloir attendre que l'ennemi se soit dévoilé, organisé, enraciné pour commencer à la combattre, c'est risquer de se trouver vaincu avant même d'avoir engagé le combat. Goebbels, lui-même, donne bien malgré lui, trente ans plus tard, une leçon aux optimistes systématiques :

« Notre chance fut, écrit-il en évoquant les débuts des groupes hitlériens, que le marxisme et la presse juive ne nous prirent pas au sérieux dans cette période... On a dû par la suite regretter amèrement, chez nos adversaires, de ne pas du tout nous avoir connu, ou bien, là où ils nous

J. LÉON & R. ROSKER décorateurs

Agence générale de
magasins et d'appartements

Quelques références :

- TUBE
- BUS-STOP
- Guy d'ALBAN
- GLADY
- LADY'UP
- DONALD
- ANTONELLA

11, Place des Vosges, Paris-4
Tél. : TUR. 09-42



Adolf von Thadden, le théoricien, (à gauche) et Fritz Thielen, le tribun du néonazisme allemand.

Archives



de 1965, son slogan électoral n'était pas sans analogie avec les débordements du N.P.D. : « Donnez-nous une forte majorité et nous rétablirons l'ordre à Bonn ». L'Abendzeitung de Munich avait encore raison lorsqu'il écrivait : « Tous les partis ont, depuis des années, battu la charge du nationalisme, et il n'en existe aucun qui soit exempt de dangereux courants chauvins ».

Le N.P.D. est, on le voit, loin d'être aussi isolé que peut l'être, par exemple, le parti de Tixier-Vignancour en France. En mars 1966, à Kuhnbach, le N.P.D. et le C.D.U. se sont alliés pour

connaissent, de n'avoir que souri de nous. Car nous nous limitions pour le moment à consolider le parti lui-même et notre travail était dirigé plus vers l'intérieur que vers l'extérieur, ce qui ne nous paraissait en aucune manière un but en soi, mais un moyen d'arriver au but. Pour nous, le parti n'était pas un joyau que nous voulions enfermer dans un coffre en argent ; c'était plutôt un diamant que nous faisons tailler afin de nous en servir impitoyablement plus tard pour le découpage du front ennemi ».

Aujourd'hui, nous sommes avertis.

Georges CHATAIN.

QUE SE PASSE-T-IL ?

Hier et aujourd'hui

● DANGEREUSE "PASSION"

DEPUIS environ quatre siècles, les villageois d'Oberammergau, petit village de Bavière, sont les acteurs du « Mystère de la Passion », créé en 1634 et représenté tous les dix ans.

Jusqu'en 1880, l'attention portée à cette manifestation villageoise resta limitée à l'Allemagne. Mais la publication de livres et d'articles très louangeux entraîna l'intérêt d'une partie de l'Europe.

Un correspondant du « Jewish Chronicle » qui assista à la représentation du 18 mai 1880 note, en regrettant qu'elle soit devenue une entreprise de spéculation commerciale, que la pièce est marquée d'un esprit violemment antisémite.

Les représentations sont abandonnées en 1940, mais auparavant Hitler vint en personne assister à celle de 1934 qu'il apprécia vivement ; déjà à ce moment cent-cinquante-et-un des principaux acteurs ainsi que le producteur lui-même, M. Georg Johann Lang, étaient inscrits au parti nazi. On constata par la suite que 60 % de la population du village avaient été des nazis actifs.

Malheureusement, les acteurs et le producteur reprennent leur place dès 1950.

Les critiques du texte de la pièce se font de plus en plus nombreuses ; un professeur de l'Université de Columbia, M. Robert Gorham Davis écrit en 1960 : « L'image que la pièce trace des juifs — sanguinaires et cupides — est un mélange des pires préjugés du Moyen Âge et de notre époque ».

Tout récemment le Congrès juif américain a publié une déclaration signée par d'éminentes personnalités du monde religieux, des arts et des lettres, condamnant sévèrement l'antisémitisme de la Passion telle qu'elle est interprétée actuellement. Les signataires, parmi lesquels le dramaturge Arthur Miller, font l'éloge de M. Schwaighofer, metteur en scène présent pour 1970 qui a préféré donner sa démission plutôt que de renoncer aux changements qu'il entendait apporter à la version incriminée.

L'annonce de la présentation de cette Passion en Angleterre a suscité une émotion considérable dans le pays et l'opposition vigoureuse du « Board of Deputies », organisme représentant les Juifs de Grande-Bretagne.

- 21 - XI. — Le racisme qui blessa l'étudiant noir James Meredith lors de sa « marche contre la peur » au Mississippi, est condamné.
- 22 - XI. — Manifestation antinazie à Tel-Aviv devant l'ambassade d'Allemagne, pour protester contre les progrès du N.P.D.
- 24 - XI. — Slogans nazis et croix gammées peints sur une église, des maisons, des voitures à Rinklein près de Hanovre.
- Manifestation de jeunes antifascistes contre le N.P.D. à Cologne.
- 25 - XI. — Pas d'amnistie pour Françoise Dior — condamnée à quatre mois de prison pour propagande hitlérienne — décide la 17^e Chambre correctionnelle de la Seine.
- Le Conseil de Sécurité condamne Israël pour l'action armée du 13 novembre contre la Jordanie.

29 XI. — Croix gammées et slogans antisémites. (« Les juifs à la porte ! ») sur le monument de l'ancien camp de concentration de Dachau.

30 - XI. — L'Assemblée générale de l'O.N.U. s'oppose à l'admission de la Chine par 57 voix contre 46 et 17 abstentions.

- Par 340 voix sur 473, Kurt Georg Kiesinger, ancien membre du parti nazi est élu chancelier par le Bundestag.
- Bombardements américains sur la banlieue populeuse de Hanoï : 26 morts et 38 blessés.

2 XII. — A l'unanimité, l'Assemblée générale des Nations-Unies proroge de cinq ans le mandat de M. Thant au poste de secrétaire général.

3 - XII. — L'Assemblée Nationale adopte en première lecture le projet organisant le referendum à Djibouti.

- Vingt-trois tombes israéliennes profanées au cimetière de Grafeld (R.F.A.).

5 XII. — A l'appel du M.R.A.P., 10 000 manifestant à Paris devant l'ambassade Ouest-Allemande.

5 - XII. — M. Julian Bond, un des premiers Noirs élus députés aux Etats-Unis, pourra siéger au Parlement de Georgie, malgré l'opposition de ses collègues racistes.

- A Darmstadt, ouverture du procès de huit anciens nazis accusés de l'assassinat ou de la déportation de plus de 40.000 juifs polonais.
- Rhodésie : échec des négociations entre Harold Wilson et Ian Smith.

6 - XII. — Le parti néo-nazi N.P.D. se renforce, annonce son vice-président : il compte maintenant 30.000 membres.

- Trois mille étudiants de l'Université de Tübingen sous la conduite de leur recteur, manifestent contre le N.P.D.

8 - XII. — Attentat contre un partisan blanc de l'intégration raciale à Charlotte (Caroline du Nord).

- Manifestations d'étudiants noirs à Tuskegee (Alabama) pour protester contre l'assassinat d'un blanc accusé d'avoir tué l'un des leurs.

9 XII. — A New-York, 20 000 personnes manifestent contre la guerre au Vietnam.

9 - XII. — Mengele, le médecin-bourreau d'Auschwitz, a acquis la nationalité paraguayenne (carte d'identité n° 946/M), révèle le journal soviétique Troud.

- 11 - XII. — Manifestation d'étudiants et de syndicalistes à Nuremberg contre le N.P.D. qui devait tenir son Congrès régional bavarois.

13 XII. — Pour la première fois, l'aviation américaine bombarde le centre de Hanoï. Plus de cent morts.

13 - XII. — Sept Africains condamnés à mort en Rhodésie en raison de leur participation à un mouvement de résistance.

- Lourdes pertes portugaises à la suite d'une embuscade des maquisards angolais.

16 - XII. — Proposées par la Grande-Bretagne, les sanctions économiques contre la Rhodésie, sont adoptées par le Conseil de Sécurité.

- 17 - XII. — Chasse à l'homme dans le Sud-Ouest Africain : des Africains avaient attaqué une ferme et blessé le propriétaire blanc.

● L'apartheid : « Un crime contre l'humanité », décide l'Assemblée Nationale de l'O.N.U. dans une résolution condamnant l'Afrique du Sud.

- Perquisition au siège de la F.E.N. (Fédération des Etudiants Nationalistes) dans le cadre de l'enquête ouverte après l'agression contre le jeune Pierre Rousset, grièvement atteint à la tête.

HEUREUX BANTOUS !

POUR 4.330 F (tout compris) vous pouvez vous offrir un merveilleux voyage au pays de l'apartheid. C'est ce que vous propose une alléchante et abondante publicité de la South African Airways, récemment parue dans un journal du soir réputé pour son sérieux. Entre des photos de girafes et de montagnes, on vous suggère aussi un folklore bien de là-bas, avec cette légende : « Prenez de merveilleuses photos des mineurs bantous dans leurs traditionnels tournois de danses intertribaux. » Après tout l'Enfer aussi fait sa propagande et entre le diable et le bon Dieu, il y aurait une sacrée bagarre, si l'un et l'autre avaient recours à des offices de publicité.

Mais les Bantous ont toutes les chances. Le jour où paraissait cette publicité dans le journal précité, je recevais le bulletin intérieur d'un certain « Centre d'Amitié Internationale » qui consacre ses différents articles à des voyages et des impressions sur les pays, que ses rédacteurs visitent avec une forme de racisme très insidieux. Je retiens seulement l'aberration d'une analyse du livre de J. E. Holloway intitulé : « Apartheid, un problème, une solution ». Non seulement l'apartheid y est glorifié et présenté comme la solution la plus heureuse pour ces Bantous, mais encore la République Sud Africaine est décrite comme « le havre de près d'un million de Bantous étrangers venus des territoires situés au nord de sa frontière, qui l'envahissent pour y trouver un emploi et un niveau de vie bien supérieur à celui qu'ils ont connu dans leur propre patrie... »

On comprend donc que les Bantous, gâtés, choyés comme de petits sauvages ramenés à la belle et grande civilisation de l'apartheid, dansent pour les touristes, qui connaissent un niveau de vie tellement supérieur, qu'ils peuvent venir les photographier dans leurs exhibitions si drôles ma chère ! Et pour 4.330 F (tout compris). Heureux Bantous !

Oncle TOM.

Est-il vrai qu'elle va prochainement être jouée à Paris, au Palais des Sports ?... Espérons que ce projet avortera, du moins dans le texte actuel. Car la Passion va être réécrite, a annoncé il y a quelques semaines M. Ernst Zwink, maire d'Oberammergau, afin d'en éliminer tout antisémitisme. Cette décision a été prise à la suite d'une suggestion du cardinal Julius Döpfner, archevêque de Munich. La tâche va être confiée à des moines bénédictins de l'abbaye voisine d'Ettal.

Bidonvilles

● LA GRÈVE DES MAÎTRES

LES treize instituteurs et institutrices des écoles des deux cités de transit du port de Gennevilliers ont repris leur travail après une grève de trois semaines, grève de caractère particulier puisqu'il s'agissait d'attirer l'attention des autorités et de l'opinion publique sur les conditions dans lesquelles étaient scolarisés les petits Nord-Africains, Espagnols et Portugais.

Plusieurs problèmes se posaient, aussi bien sur le plan administratif que pédagogique. En effet, les écoles construites par la préfecture de Seine en même temps que les cités sur un

terrain lui appartenant échappent au statut communal, d'autant plus que la population venue des bidonvilles de La Courneuve et de Nanterre n'est pas du ressort de la municipalité, incapable de supporter de nouvelles charges. Mais d'autre part, ces écoles ne peuvent être encore considérées comme départementales — absence de texte écrit — et ne bénéficient donc d'aucun crédit d'ouverture et de fonctionnement.

La rentrée eut lieu tout de même avec huit jours de retard, mais dans des conditions catastrophiques — absence totale de matériel, de mobilier, de chauffage — que ne pallient pas les prêts en nature de la municipalité.

LES FRANÇAIS SONT-ILS RACISTES ?

Une enquête de l'I.F.O.P. (Institut Français de l'Opinion Publique) publiée par « Le Nouvel Adam » de décembre, met en relief les préjugés existant en France à l'égard des Juifs et des « étrangers ».

Un débat sur le racisme dans notre pays a eu lieu à la radio le samedi 17 décembre autour du micro d'Inter-Opinions, avec la participation de Pierre Paraf, président du M.R.A.P., du R.P. Jean-Marie Aubert, chargé de l'accueil des étrangers à Pax Christi, de M. Agblemagnon, professeur au Centre d'Etudes Sociologiques et de l'écrivain Albert Memmi.

Il s'agit d'apporter d'une grande importance au combat que nous menons. Aussi, plutôt que d'en donner un bref compte rendu, nous avons décidé de consacrer à cette enquête et à ce débat, en les complétant d'informations supplémentaires, le « dossier du mois » de notre prochain numéro.

Nos lecteurs y trouveront notamment une analyse approfondie d'une sociologue, Colette Guillaumin, qui étudie depuis plusieurs années le problème de racisme et de l'antisémitisme en France.

Mais l'affaire prend une envergure qui dépasse l'intérêt strictement local en posant le problème de l'accueil des enfants d'immigrés.

« Les gens des bidonvilles, déclare M. Bourgarel, directeur de ces deux écoles, sont dans un cercle de misère dont ils ne peuvent sortir que par l'éducation qui permettra à leurs enfants d'acquiescer un travail décent. Les obstacles à l'éducation sont immenses et ne peuvent se franchir que si des moyens spéciaux sont mis en œuvre. »

Le mouvement déclenché par les instituteurs avec l'appui des syndicats, de l'Association des parents d'élèves des écoles publiques de la Seine, a été un succès, comme en témoignent les résultats acquis. Tout d'abord, les enfants capables de suivre l'enseignement traditionnel sont accueillis et transportés chaque jour par les soins de la R.A.T.P. dans des écoles de Gennevilliers, Asnières et Colombes. Ainsi seront décongestionnées les écoles de la cité de transit, dotées enfin du matériel nécessaire, et où les instituteurs spécialisés ne s'occuperont que des véritables inadaptés groupés dans des classes à effectif restreint — deux classes supplémentaires seront ouvertes.

Le principe du « recyclage permanent » est également admis : dès qu'ils ont atteint le niveau suffisant, les enfants sont « recyclés » dans des classes normales.

Restent à l'étude le statut de ces deux établissements et les indemnités à verser au personnel enseignant, décisions qui intéressent toutes les cités de transit où fonctionnent de telles écoles.

L'affaire de Gennevilliers démontre de façon évidente la nécessité d'amé-



HANOÏ SOUS LES BOMBES

par Mathilde Gabriel-Péri

Voici juste 25 ans, Gabriel Péri tombait sous les balles des nazis. Son martyre ne fut pas vain puisqu'il contribua à abattre le nazisme. Aujourd'hui, pourtant, la paix et la liberté demeurent encore bien précaires et menacées, au Vietnam, surtout, où le crime de guerre est quotidien, où le génocide s'organise. Mathilde Gabriel-Péri, l'épouse de l'assassiné du Mont-Valérien, dénonce ces nouveaux pas dans l'escalade que sont les bombardements de Hanoï.

LE bombardement de Hanoï, alors que se répandait la rumeur d'une trêve à Noël, a immédiatement provoqué une véhémence protestation mondiale, si puissante que l'état-major américain, comme le Loup de la fable, tente, en dépit des témoignages, de rejeter le crime sur les défenseurs de la capitale eux-mêmes.

Hanoï bombardée !... Dans ce cri d'alarme, nous retrouvons le souvenir d'un autre appel aussi déchirant : Madrid assiégée, l'ennemi est aux portes, les aviateurs hitlériens sèment la ruine et la mort. Aujourd'hui, sur la terre vietnamienne, des mercenaires allemands, probablement aussi cruels qu'à Oradour ou à Auschwitz, aident les Américains à massacrer des êtres humains parce qu'ils refusent la domination étrangère.

Invasion d'une inhumanité sans précédent : tuant tout ce qui vit, détruisant, empoisonnant toute végétation, les armes les plus terribles sont expérimentées. C'est dans cet anfer que les patriotes vietnamiens affrontent l'ennemi, résistance farouche qui engage hommes, femmes, enfants, tous résolus à vaincre. Les correspondants de guerre manifestent res-

pect et admiration pour l'acharnement et l'ingéniosité de leurs moyens de défense. Hélas, dans les prisons et les camps de concentration, beaucoup subissent des tortures effroyables. Nous devons nous sentir tous concernés par leurs malheurs, car de leur résistance dépend, sans aucun doute, le droit à la liberté, à l'indépendance nationale, de bien d'autres peuples.

Nous sommes loin du jour où l'on pensait qu'à Washington, les hommes d'Etat n'oseraient pas donner l'ordre de franchir le 17^e parallèle. La Charte des Nations-Unies, les accords de Genève sont violés : il s'agit d'imposer de gré ou de force la Loi américaine. Le ministre d'Etat, Dean Rusk, ne dévie pas de cette orientation belliqueuse en déclarant, ces jours derniers, à Paris : «...Au Vietnam, deux voies seulement nous sont ouvertes, nous retirer ou faire face. Nous faisons face... »

Mais le bombardement de Hanoï n'amènera pas la capitulation. Aussitôt après, les Vietnamiens ont proclamé : « Nous ne céderons jamais ; jusqu'à la mort nous lutterons pour conserver notre indépendance nationale... »

Cette volonté de résistance vietna-

mienne évoque aussi des souvenirs, ceux de notre propre résistance. Que de sang versé !... On frémit en découvrant, dans le Dictionnaire de la Diplomatie, ce monstrueux bilan du deuxième conflit mondial : 54 millions 783.000 morts et 90 millions de blessés.

Après tant de sacrifices, les survivants espéraient que les jeunes générations s'ouvriraient à la vie dans un climat de paix. Notre cœur se serre devant ces photos où l'on voit, sous la garde d'Américains en armes, l'épouvante de Vietnamiennes parquées avec leurs enfants terrifiés. D'autres scènes s'interposent, aussi atroces, celles que tant d'entre nous, nous avons vécues.

A l'approche des fêtes de fin d'année, les illuminations des rues de Paris donnent une si grande féerie que les enfants sont éblouis devant les vitrines de jouets. Là-bas, au Vietnam, ce sont les incendies au napalm, des mères serrant dans leurs bras l'enfant mort ou hurlant de douleur.

Arrêter les Américains dans l'engrenage de la guerre, d'une guerre aux conséquences imprévisibles, est le devoir de tous les peuples, de tous ceux qui aspirent à la fraternité.

nager rapidement, pour les enfants d'immigrés, un enseignement tel qu'il permette très vite de surmonter les handicaps linguistiques et sociaux, en même temps que l'importance du rôle que peuvent jouer les enseignants.

Débat

● FRANCHISE POSTALE

PENDANT onze semaines, un débat passionnant et passionné s'est instauré dans la rubrique « Franchise Postale » de l'Humanité-Dimanche.

Une lettre d'un lecteur de Besançon qui valorisait dangereusement la notion de négritude, considérée comme la nécessité, pour les Noirs, de « fortifier leurs caractères propres », si elle ne pouvait être taxée de racisme, ouvrait la voie à une argumentation raciste parce qu'appuyée sur la confusion et l'ignorance.

Et, en effet, parmi de nombreuses lettres publiées dont la plupart témoignaient d'une ferme volonté de combattre les préjugés, il y eut quelques prises de position, qui s'engouffraient littéralement dans la voie ouverte en affirmant par exemple qu'il faut tenir compte des réalités de la nature : il y a des Blancs, des Noirs, des Jaunes et même des « Rouges ». Ils sont très différents les uns des autres et constituent d'immenses « familles » aux contours nettement marqués : traits du visage, couleur de la peau, manière de voir et de sentir, langue, poésie et culture ».

A quoi Albert Lévy, secrétaire national du M.R.A.P., répondit à trois reprises, citant notamment des extraits d'un manuel de géographie, de classe de seconde : « La notion de race ne doit pas être confondue avec celle de nation... Il existe des types humains nationaux, d'ailleurs malaisés à définir, modelés par des comportements de civilisation... Il n'y a pas de « mentalité » liée à une race mais des caractères psychiques liés à des habitudes de civilisation, à des systèmes d'édu-

cation, à des organisations sociales, à des langages ».

« Voilà pourquoi, commente Albert Lévy, on ne peut parler de culture « blanche », « noire », ou « jaune » et encore moins de langues correspondant aux races ».

Le débat rebondit avec les propos d'un certain E. L. qui déclarait : « Il y a quelque chose de beaucoup plus important que la couleur de la peau : c'est la forme du crâne, le cerveau des uns produisant des Bach, des Mozart, des Goethe, des Kant, un Jésus-Christ, etc., et les autres... En connaît-on beaucoup de génies prestigieux parmi les gens de couleur ? ».

Là encore, nombreuses réactions. « Peuple arriéré, le peuple vietnamien qui se bat depuis vingt ans pour ne plus retourner dans l'esclavage apporté par les Blancs ? Les Goethe, les Mozart peuvent surgir et naître aussi chez les Noirs ou les Jaunes, à condition de laisser s'éduquer et s'exprimer librement tous les hommes, où qu'ils soient et quelle que soit la couleur de leur peau », écrit par exemple un plombier marseillais.

L'Humanité-Dimanche, qui se réservait d'apporter la conclusion à ce débat, avait néanmoins motivé la publication de lettres telles que celles d'E. L. en expliquant que « le racisme n'est pas le fait des seuls héritiers ou partisans des thèses nazies; qu'il peut coexister avec la bonne foi et même avec des sentiments par ailleurs généreux ».

C'est aussi la constatation de Jean Suret-Canale qui, dans l'article de conclusion du 18 décembre, écrit: « Le combat contre le racisme, qui se rattache étroitement à notre lutte sociale pour l'abolition de toute exploitation de l'homme par l'homme, demeure un combat indispensable: non seulement pour faire disparaître le racisme avoué, provoquant, mais pour éliminer les erreurs et préjugés qui peuvent nourrir le racisme dans les consciences, y compris dans notre propre conscience... ».

Faits-divers

● UNE LEÇON

« S'ALE juive », crie Mme Bonimond qui se rue sur Mme Szejderman pour la frapper. L'incident se déroule en plein Paris, boulevard Voltaire, le 4 février 1966.

Mme Szejdermann, assistée de M^e Cabaz, de la commission juridique du M.R.A.P., porte plainte et fait citer Mme Bonimond devant le Tribunal d'Instance du 3^e arrondissement en dommages et intérêts pour voies de fait et injures.

Le 9 novembre, le jugement est rendu, et condamne Mme Bonimond à 662,68 F pour « préjudice corporel et matériel », et 200 F « en ce qui concerne le préjudice moral résultant de l'injure dont la gravité n'échappe pas au Tribunal ».

De plus, Mme Bonimond, qui prétendait avoir été frappée au visage, est condamnée aux dépens et déboutée de sa demande reconventionnelle, étant donné que sa victime a été « véritablement agressée et légitimement autorisée à parer les coups qu'elle recevait ».

● MORT D'UN GITAN

« C'ETAIT un bon père, un bon mari. Il avait été cinq ans prisonnier en Allemagne. Agé de soixante-trois ans, jamais il n'avait eu maille à partir avec la police. Et maintenant il est mort... »

— Nous voulons qu'il y ait une enquête. Nous demandons justice. Nous en avons assez d'être traités comme des parias...

NOUS étions plusieurs centaines d'anciens des camps de concentration nazis à nous recueillir et à défilier silencieusement en ce grisâtre samedi de décembre devant cette émouvante crypte que le Réseau du Souvenir a voulu ériger, au cœur de la vieille Cité, pour honorer la mémoire de ceux des nôtres dont les cendres s'en sont allées naguère en fumée de fours crématoires. La crainte que nous inspire à nouveau, au lendemain des récentes élections bavaroises, une éventuelle épidémie de peste hitlérienne nous avait ainsi rassemblés.

Manifestation symbolique, grave, nullement xénophobe. Aucun d'entre nous n'avait le désir d'être désobligeant à nos voisins d'outre-Rhin. Nous savons bien — et même mieux que beaucoup d'autres — le prix tragique que certains éléments de l'élite du peuple allemand ont payé dans leur lutte contre le nazisme. Nous n'oublions pas que des dizaines de milliers d'entre eux et même des centaines: chrétiens ou sociaux-démocrates, juifs ou communistes, nous avaient précédés dès les années 30 dans cet enfer organisé dont Eugen Kogon, l'un des leurs, a décrit l'horreur avec tant de minutie. Mais notre geste voulait être essentiellement un appel à la vigilance de la part des actuels dirigeants allemands. D'inquiétants symptômes de résurgence d'un racisme qui n'ose pas encore dire son nom, mais n'en est pas moins indiscutable, autorisaient donc et justifiaient largement notre mise en garde.

Cela dit, ayons le courage de l'admettre: nous serions bien préemptueux ou bien hypocrites de penser que nous sommes, nous autres Français, tous immunisés contre ce chancre moral qu'est le racisme. Nul peuple à vrai dire n'est totalement à l'abri de ses redoutables et déshonorants ravages. Certes, il est des régimes ou des systèmes politiques — on l'a découvert avec le nazisme — qui favorisent et même encouragent cette basse passion humaine que les professeurs de psychosociologie ont si bien su analyser. Mais on sait aussi les difficultés que rencontrent de très authentiques démocraties pour se prémunir

— Nous ne demandons que le droit de stationner, n'importe où, ici dans la boue, dans les ordures: au moins les rats on les laisse vivre dans les ordures, nous on nous chasse, on est moins que des rats. »

Amertume, colère, tristesse règnent chez les Manouches de Montreuil et de Champigny, à la suite du drame qui s'est déroulé l'autre jour: la mort de l'un des leurs, M. Pierre Hoffmann, dans un car de police.

Il est à peine 9 heures du matin, ce dimanche. Les policiers arrivent sur les lieux du campement, cour 69, rue Alexandre Fournier, à Champigny, pour se livrer à un des multiples contrôles d'identité qu'elle fait subir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sous n'importe quel prétexte, à tous les Gitans, Tziganes et Manouches, obligés parfois de produire l'humiliant carnet anthropométrique.

Une centaine de voitures station-

Edmond Michelet était à la manifestation du 10 décembre, devant le Mémorial de la déportation, pour protester contre la renaissance du nazisme en Allemagne fédérale. Cette manifestation lui a inspiré les quelques réflexions qui suivent, et qui concluent que le racisme n'est pas la maladie d'un pays ni d'un temps; la France de 1966, elle-même, n'est pas sans en présenter des symptômes caractéristiques.



par
Edmond
Michelet,
ancien
ministre

naient sur le terrain. Pas pour longtemps: leurs propriétaires, en effet, sont venus participer à la veillée funèbre d'un Gitan mort accidentellement.

Malgré ces explications, la police leur intime l'ordre de décamper sans plus tarder, pénètre brutalement dans les voitures pour vérifier les papiers, et, sans raison valable, « embarque » treize hommes dont deux débilés mentaux et un veillard, M. Hoffmann.

Bousculé, apeuré, inquiet à l'idée de laisser son fils qui, depuis sept ans, souffrait de dépressions nerveuses, M. Hoffmann est pris de malaise dans le fourgon cellulaire. On le conduit en toute hâte à l'hôpital. Mais il est trop tard: M. Hoffmann est mort. De quoi? La raison importe peu. Mais ne peut-on pas supposer qu'il vivrait encore si ces tracasseries policières, ces harcèlements inutiles dont lui et ses compatriotes sont victimes lui avaient été épargnées?

DEVANT UN MÉMORIAL

contre l'insidieuse vérole. Ou on se souvienne de ce qui se passait naguère encore dans la proche banlieue de Londres où l'on a vu un candidat au Parlement se faire élire sur un programme insolemment raciste. Sans parler bien entendu des obstacles parfois incroyables que rencontrent nos amis les libéraux des Etats-Unis pour faire entrer progressivement dans les mœurs les mesures anti-ségrégationnistes imposées par Kennedy ou Johnson.

LA patrie de l'abbé Grégoire et de Victor Schœlcher s'enorgueillit à juste titre d'avoir été la première à condamner légalement l'esclavage, cette forme réussie de racisme. Mais cela ne devrait pas nous empêcher de reconnaître tout ce qu'il reste à entreprendre à nos Pouvoirs publics pour ouvrir les yeux de certains de nos compatriotes — les jeunes en particulier — sur le danger que peuvent revêtir certaines campagnes de presse qui nous ramèneraient, si nous n'y prenions garde, à la ségrégation pure et simple. La liberté pour laquelle nous avons combattu, et qu'il ne s'agit pas en effet, comme le dit Malraux, de jeter par la fenêtre avant d'y avoir regardé à deux fois, comporte sa grandeur et ses inconvénients. Mais il est des limites aux inconvénients que le législateur a l'impérieux devoir de clairement définir, sans tomber pour autant dans les travers d'une censure à relent d'ordre moral. D'abominables provocations au racisme comme celles qui se manifestent trop souvent dans des organes qui déshonorent la profession de journaliste ne devraient pas être tolérées. Il existe des textes du Code qui sanctionnent durement l'encouragement au vice et à la perversité morale. Il faudra bien finir par se rendre compte que l'incitation à la haine raciale, avec les conséquences que l'on connaît, n'est ni plus ni moins qu'un appel au vice. Et parfois, on l'a vu, au crime.

A en croire certains organes qui se disent d'information, ou certains autres qui se veulent d'indiscrétion, il ne saurait être d'autres viols — pour ne prendre que cet exemple — que les viols commis par des travailleurs nord-africains. Quand, comme

cela est arrivé récemment, une presse à sensation exploite le mensonge d'une jeune dévoyée accusant à tort des Algériens d'une agression imaginaire, il est triste d'avoir à souligner le silence qui entoure la découverte du vrai scandale: celui dont se sont rendus coupables les complices d'un mensonge qu'ils ont dénoncé avec d'autant plus de discrétion qu'avait été largement exploitée l'imposture.

AU cours d'un récent colloque organisé par l'Association France-Algérie il a été démontré, avec chiffres à l'appui, par un haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur que le pourcentage de délinquance algérienne marquait un recul progressif, cependant que celui de la délinquance française continuait malheureusement son expansion. Cela n'empêchera pas les excitateurs au racisme, on peut le craindre, d'alimenter avec une complaisance étudiée d'intolérables campagnes d'opinion. Cet état de choses devrait incliner à la modestie ceux des nôtres qui condamnent avec vigueur la discrimination raciale... quand il s'agit des Noirs d'Atlanta ou de Chicago, de Johannesburg ou de Salisbury.

Le génie malfaisant d'un Hitler avait su découvrir tout ce que le racisme comporte d'explosif quand il s'adresse à des préjugés élémentaires et essentiellement populaires. Il est un devoir qui s'impose ainsi à tous ceux qui en France se réclament de l'une ou de l'autre de nos deux traditions — ou des deux à la fois. Je veux dire la tradition chrétienne et celle de 89. C'est le devoir de s'opposer, par tous les moyens que la loi met dès maintenant à leur disposition, à ce que soit défiguré le visage de notre pays aux yeux du monde. Et surtout du tiers monde. Pensons en particulier à ces milliers de travailleurs algériens qui pour faire vivre leur famille, viennent chez nous accomplir des travaux pénibles et ingrats sur des chantiers souvent insalubres ou dangereux. Une politique de plus large accueil à ces frères misérables, un accueil moins sordide que celui des déshonorants bidonvilles, c'est une autre leçon que l'on avait le droit de retirer aussi de la silencieuse méditation devant le Mémorial de la Déportation.

Haines

● QUI PAYE ?

UN tract vient d'être très largement diffusé en milieu universitaire. Envoyé individuellement, sous pli fermé, il est signé George Ross Ridge, « professeur d'université américain en exil », qui se fait un devoir d'attirer l'attention de ses destinataires sur la « conspiration juive internationale ».

Personne ne connaît ce professeur en exil. Que le nom soit vrai ou faux, le texte émane, sans conteste possible, d'un paranoïaque. Il n'y est question que de « conspiration », de « terroristes juifs », d'« entreprise de meurtre ». Les U.S.A., affirme ce « professeur », sont devenus un « Etat policier juif ». « Les juifs ont fait de moi un bon émissaire en 1940, à l'âge de 9 ans, parce que je voyais clair et pouvais lire l'avenir et que j'avais des

cette époque dénoncé la conspiration juive ».

Le grand coupable de cet état de chose, c'est Franklin Roosevelt qui a « codifié la conspiration juive internationale ». Et pourtant, poursuit l'introuvable George Ross Ridge, sans souci de se contredire, « le gouvernement américain soutiendra que Roosevelt s'est tiré un coup de revolver par accident ou bien qu'il a mis fin à ses jours. Or, une exhumation apporterait la preuve qu'en réalité Roosevelt a été tué d'une balle qui a traversé le crâne, tirée à 18 pouces de sa nuque. La vérité, c'est que les juifs ont accompli un coup d'Etat: ils ont assassiné Roosevelt ».

De telles élucubrations seraient à verser au dossier des maladies mentales ou à l'anthologie du non-sens, si elles n'émanaient que d'un « exilé ». Mais là où le bât blesse, c'est qu'elles sont fort bien imprimées dans une typographie moderne et sur beau papier, et qu'elles ont été envoyées sous

plus fermés — affranchis à 30 centimes — en très nombreux exemplaires. Cela ne s'est pas fait sans frais élevés. Alors, qui aide ce « professeur en exil » à diffuser les sécrétions de son imagination pervertie ?

Le M.R.A.P. a adressé aux ministres de l'Éducation et de l'Intérieur une lettre les informant de cette propagande inadmissible, et demandant que des recherches soient entreprises (toutes les enveloppes sont de la même écriture et timbrées par le même bureau de poste à Paris) en vue de sanctionner les coupables.

Un professeur de Nancy, M. Gérard E. Weill a, de son côté, déposé une plainte auprès du Procureur de la République, car dit-il dans un article à paraître dans le Bulletin des Communistes de Strasbourg, « Ce type de courage anonyme a une étrange tendance à proliférer jusque dans les chalets de nécessité ou dans les couloirs du métro. J'ai choisi d'y répondre et de ne pas le rejeter au panier. C'est

L'HOMME QUI SECOUAIT LE COCOTIER

par Joby Fanon

M. Raspail sera étonné. Son livre «Secouons le cocotier» serait passé inaperçu n'était-ce l'interview qui lui fut accordée par Europe N° 1.

Que dire de ce livre ? « Peu conformiste, affirme la présentation, renouvellement des idées sur les Antilles, un livre qui enchante ». A croire que le présentateur ne l'a pas lu. En quoi d'ailleurs il aurait eu diablement raison.

Pourtant malgré ses défauts très réels, ce livre, médiocre par le style, indigent par la pensée, est révélateur. Au sens « chimique » : il rend visible pour tous la façon dont le racisme s'allimente, prend force, grandit et se croit assez puissant pour éclater au grand jour. C'est un signe inquiétant que les Editions Robert Laffont, qui nous avaient habitués à un peu plus de sérieux, aient consenti à publier ce livre.

Mais revenons-y. L'auteur avoue n'avoir guère lu à propos des Antilles que « des livres reprenant des lieux communs, jusqu'à l'écoeurement ». On s'en serait douté. Il ignore vraisemblablement que Michel Leiris, Daniel Guérin avaient fort intelligemment, avec lucidité et objectivité donné de ces îles une image plus humaine. Mais quoi, parler d'humanité à M. Raspail ? Il méprise trop l'homme : « Mais je peux prévoir qu'il (le film qu'il tourne) s'intitulera Antilles éblouis-

santes. Dans la structuration actuelle de la cervelle française — j'adore ce jargon —, compte tenu des motivations qui déplacent les spectateurs, la prospective, les colloques et la statistique, m'imposent ce titre. » Ouf ! Quel humour. En clair : je choisis un titre idiot, car les hommes sont bêtes.

Mais son mépris de l'homme s'exacerbe quand il parle des juifs ou des nègres.

Il se donne d'ailleurs un mal fou pour amener son histoire de juifs ou « Jacob vend des sardines pourries à Isaac, qui les revend à... etc. » Il n'est pas antisémite. Il a son ami juif, Blum. Sans doute le bon juif. Il n'a pas trouvé d'ami nègre aux Antilles. Ce peuple mineur, bon pour le pédicêtre, vous savez, ces grands enfants, au parler, que dis-je, au gazouillis de bébé ? Vous avez tous reconnu le « doux palé créole ».

Et puis « un peuple qui tortille du cul — les hommes surtout — avec tant d'obstination et d'unanimité, me semble voué à un destin mineur. On dit que c'est le cul qui mène le monde, mais pas en s'en servant de cette manière. »

Le livre fourmille de « trouvailles » et de « renouvellements » du genre « chacun doit garder sa race pure ». A propos de sa logeuse noire : « Nous vivons en paix. Comme dans le Mississippi : égaux mais séparés. » Il renouvelle ainsi l'apartheid.

Et tout l'ouvrage est de la même veine. Les vieux thèmes épuisés, rendus, usés jusqu'à la corde du racisme de concierge. Il se déclare ex-fasciste de salon. Pourquoi « Ex » et pourquoi « de Salon » ?

Le motif du livre semble être de battre le rappel, d'alerter l'opinion pour aider le rapatriement des descendants pauvres des blancs de la Guadeloupe. Pour les nègres, aucun intérêt. « Je ne suis pas un professionnel du sauvetage. Cette profession me fait vomir lorsqu'elle est littéraire », déclare-t-il.

M. Raspail nous avait prévenus : « Je me méfie du punch ; s'il laisse le foie en paix il sonne le cerveau. Penser dans ce pays, là est la difficulté. On s'y réveille un soir tout étonné de n'avoir plus la force de penser. » A le lire, on adhère sans peine à cette conclusion.

Et au service de tous ces ragots, une syntaxe approximative, une langue où règnent la vulgarité et la trivialité.

M. Raspail tout au cours du livre, comme un leit-motiv répète : « Mais j'aime le punch ». Il termine d'ailleurs son œuvre par : « Je monte sur le pont, rhum, sirop et citron vert à portée de la main ».

Chut ! Ne le réveillons pas, laissons-le dormir en paix !

le combat qui me semble aujourd'hui nécessaire.

Sur l'instigation de M. Gérard E. Weill, la section nancéienne de Bnai Brith et « La Ligue pour le respect des libertés humaines » ont également porté plainte pour incitation à l'antisémitisme et à la haine raciale.

● UN PARISIEN SANS VERGOGNE

TITRE : « L'horrible festin de Saint-Mandé : est-ce vraiment une légende ? ». Texte : « Légende ? Réalité ? Des scènes d'anthropophagie auraient eu lieu à Saint-Mandé dans le quartier habité par les Noirs, etc. »

« Le Parisien Libéré » du 17 novembre 1966 — édition du Val-de-Marne —, suivant une bonne tradition, consacre deux colonnes — non signées — à un fatras d'élucubrations racistes écrites sous forme interrogative, au conditionnel (« Moi, monsieur, je n'affirme



Scène de rue à San Francisco. Ce jeune Américain qui promène son chien a une croix gammée tatouée sur le bras. Personne apparemment, excepté le photographe (amateur) qui prit le cliché, ne jugea cette exhibition insolite. Est-ce parce que les disciples du Führer Lincoln Rockwell ont réussi à habituer le public à trouver normale cette prolifération de croix gammées ?

rien, je ne fais que rapporter des témoignages ». Quels témoignages ? Ceux de truands et de proxénètes !... Et là-dessus, « Le Parisien Libéré » bâtit son histoire : un Portugais a été attiré par les Noirs dans leur cave, et on ne l'a plus revu.

« Certes, officiellement, aucun Portugais n'a été signalé disparu ; mais combien sont-ils à être entrés clandestinement en France ? » s'interroge l'auteur de l'article. En fait voilà la solution : établir le recensement exact de tous les Portugais venus en France, et tous ceux qui manquèrent à l'appel auront été mangés par les Africains !

Le sujet ne se prête plus longtemps à l'ironie. Car cet article injurieux et méprisable « jette la suspicion sur les Africains qui habitent Saint-Mandé... sème la méfiance et la haine entre les diverses communautés des travailleurs immigrés (Nord-Africains, Noirs, Portugais)... provoque la « peur » des braves gens... », fait remarquer avec raison le texte d'un appel distribué à Montreuil et signé d'une quarantaine d'habitants justement révoltés par de telles assertions.

« L'avilissement d'une société, conclut excellemment ce texte, ne vient pas du nombre d'hommes honnêtes qui y travaillent, fussent-ils les plus pauvres. Il commence toujours par l'intoxication systématique des consciences ».

En attendant, tel n'est pas l'avis de M. Bertaud, maire de Saint-Mandé, qui, donnant suite aux plaintes de quelques habitants — des lecteurs du Parisien libéré sans doute — a fait mettre en place un système de surveillance policière avec l'espoir, comme le déclare le commissaire de police, que, « las d'être interpellés, ils (les gens de couleur) finiront par éviter les quartiers de Saint-Mandé ».

Positions

● LE NOUVEAU PROLÉTARIAT

DANS l'hebdomadaire protestant Réforme, I. Hoeschetter consacre deux colonnes d'un récent numéro au problème des travailleurs immigrés :

« Les Etats d'Europe occidentale, déficitaires en main-d'œuvre depuis 1945, puisent dans le « réservoir » des pays du bassin méditerranéen. Une population masculine jeune — condamnée au chômage par le surpeuplement rural et la sous-alimentation — afflue dans les pays industrialisés, en quête d'emplois peu qualifiés et de plus en plus délaissés.

« Il faut accepter les conséquences de l'appel à la main-d'œuvre étrangère, en sachant que si l'on y trouve profit, on doit en assumer le coût ».

LES TECHNICIENS DE LA VIOLENCE

Samedi 3 décembre, 12 h. 30, devant le lycée Voltaire, Pierre Rousset, étudiant en droit, fils de l'écrivain David Rousset, distribue en compagnie de quelques-uns de ses camarades, des tracts de l'U.N.E.F.

Soudain, c'est l'attaque...

Un « commando » armé de manches de pioches et de barres de fer se précipite sur eux. On relève Pierre Rousset grièvement blessé, la boîte crânienne enfoncée. Il est transporté à l'hôpital où il sera trépané.

A Montpellier, le 1er décembre, des étudiants appartenant à Occident et à la F.E.N. — cinq d'entre eux ont participé cet été au camp-école de Goudargues — essaient de saboter les élections à la Mutuelle des Etudiants. Ils attaquent les foyers des militants de l'U.N.E.F., molestent des étudiants d'outre-mer et entonnent des chants nazis.

Le 3 décembre, Occident déclenche des bagarres à la sortie des lycées Jacques Decour, Lamartine et Voltaire.

Mardi 6 décembre, agression rue Saint-Jacques : Pierre W..., 20 ans est blessé à la tête.

Judi 8 décembre, à Toulouse des adhérents de la F.E.N. envahissent les locaux de l'Association générale des étudiants affiliée à l'U.N.E.F. et blessent plusieurs de ses membres. Le lendemain, à l'aide de matraques et de planches arrachées à un échafaudage, les « nationalistes » frappent des étudiants qui distribuaient, devant un restaurant universitaire, des tracts contre la guerre au Vietnam.

Mais les exactions des groupes d'extrême-droite ne se limitent pas au monde étudiant.

Ainsi, le 1er décembre au soir, c'est le siège du Comité National Vietnam qui a été attaqué, pour la seconde fois en moins de huit jours par un groupe d'étudiants d'extrême-droite, armés de bâtons et de chambres à air remplies de sable.

Le 5 décembre, une vingtaine de triblions perturbent le déroulement de la manifestation en faveur de la paix au Vietnam organisée à la Mutualité par des nombreux périodiques et mouvements catholiques et protestants. Quelques jours auparavant, une veillée de prières et de méditation sur la paix qui se déroulait à l'Église St-Jean-Baptiste de Belleville avait été troublée de la même manière.

Le 10 décembre, à 14 h. 30, la vitrine de la librairie « La joie de lire » appartenant à l'éditeur François Maspéro est brisée à coups de barres de fer.

Dans le cadre de l'enquête entreprise, une perquisition a eu lieu, le 19 décembre, au siège du R.E.L. (Rassemblement Européen pour la Liberté),

dont la F.E.N. (Fédération des Etudiants Nationalistes) constitue la « section étudiante ».

Rappelons que le R.E.L. dont le délégué général est Dominique Venner, ancien membre de « Jeune Nation », organisation dissoute, est la version électorale du M.N.P. (Mouvement Nationaliste du Progrès), et qu'il ambitionne de présenter plus de 100 candidats aux prochaines élections législatives.

Aussitôt après ces nombreux actes de violence, le Syndicat National de l'Enseignement Supérieur, le Syndicat Général de l'Education Nationale (C. F. D. T.) et l'Union Nationale des Etudiants de France ont demandé dans un communiqué commun, la dissolution du mouvement « Occident ».

De son côté le comité étudiant du M.R.A.P. a publié le communiqué suivant :

« Depuis quelques semaines devant toutes les facultés et de nombreux lycées de Paris et de province, des commandos d'extrême-droite — certains arborant même des uniformes et des brassards à croix gammée — attaquent systématiquement des étudiants de toutes tendances, molestent des étudiants d'Outre-Mer.

Forts de leurs slogans de haine et de violence, ces groupes armés, qui se réclament ouvertement d'idéologies pro-nazies, tentent de supprimer toutes formes d'expression démocratique au sein de l'Université.

Le Comité Etudiant du M.R.A.P. (Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix)

— Dénonce ces attaques qui rappellent fâcheusement les méthodes fascistes.

— Proteste contre l'apparente symétrie trop souvent établie entre les « extrémistes des deux bords » qui vise à renvoyer dos à dos agresseurs et agresseurs.

— S'élève contre la passivité de la police qui n'entreprend aucune action sérieuse pour empêcher de telles agressions.

— Demande que soient enfin prises en considération par les Pouvoirs publics les propositions de loi déposées sur le Bureau des Assemblées pour l'interdiction des organisations qui se réclament plus ou moins ouvertement du fascisme et du racisme et pour l'adoption d'une législation antiraciste, conformément à la Convention de l'O.N.U. sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale.

— Appelle tous les étudiants révoltés à juste titre et qu'inquiètent de tels agissements révélateurs de la remontée du néo-nazisme dans le monde, à rejoindre les organisations qui luttent pour la défense de la démocratie à l'Université : •

Il y a des gens
qui ne tiennent
pas en place...
sauf dans un steiner.



steiner SIÈGES

MAGASIN D'EXPOSITION : 63-67, Bd Raspail 75-PARIS
DOCUMENTATION : Polytechnique du Siège (réf. MRAP)
18, Bd du Maréchal Foch 93-NOISY-LE-GRAND

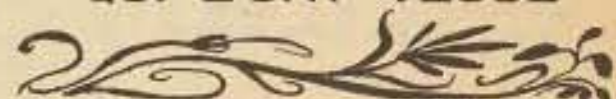
BOSCH

* LE DOSSIER
DU MOIS



L'AFFAIRE DREYFUS

RACONTÉE PAR CEUX
QUI L'ONT VÉCUE



Paul-Boncour, Roger Carcassonne, le professeur Robert Debré, P. Grunebaum-Ballin, Suzanne Collette-Kahn, Henri Krziwkoski, François Mauriac, Lucien Midol, Marius Moutet, Pierre Paraf, Henriette Psichari, se souviennent de l'« Affaire », qui les a jetés très jeunes dans la vie politique et ses combats. Nicole de Boissanger-Dutreuil a recueilli et rassemblé leurs témoignages.

NOUS sommes le premier novembre 1894. Un tout jeune apprenti fourreur sort de sa maison, située près du Pletzl, quartier juif du 4^e arrondissement. Son œil est attiré par le gros titre d'un journal à succès, *La Libre Parole*, dirigé par Edouard Drumont, dont notre apprenti ne sait pas encore qu'il est antisémite : « Arrestation de l'officier juif A. Dreyfus ». L'apprenti s'appelle Henri Krziwkoski, aujourd'hui chevalier du mérite, dirigeant du syndicat de la fourrure et pelletterie, membre du Bureau National du M.R.A.P. « A la vue du mot juif, j'ai, me dit-il, ressenti comme une flèche dans mon cœur. J'avais quitté la Pologne russe où l'antisémitisme sévissait. Je le retrouvais dans le beau pays qui m'avait accueilli comme l'enfant qui vient au monde. »

A l'époque, M. Grunebaum-Ballin, plus tard historien et conseiller d'Etat, prépare son concours et poursuit ses études avec son ami Léon Blum. Il me déclare : « Vingt jours, l'arrestation d'Alfred Dreyfus fut tenue cachée. Nous apprendrons en décembre seulement que la pièce accusatrice serait

une sorte de bordereau indiquant une liste de documents à livrer à l'Allemagne. Pour moi, tout ce temps fut comme un trou noir. »

Le 23 décembre, dans la salle du Conseil de guerre du Cherche-Midi et après avoir prononcé le huis-clos, un tribunal de sept officiers condamne à l'unanimité Dreyfus à la dégradation et à la déportation perpétuelle à l'île du Diable, sur la côte de la Guinée.

Le visage de Krziwkoski, mince et ardent, resté si jeune, s'anime : « Au Pletzl et ailleurs, parmi les juifs, on se répétait sans cesse : comment cela a-t-il pu arriver ? Personne ne pouvait s'imaginer qu'on tramait une machination autour du pauvre capitaine. Moi-même j'étais antidreyfusard, mais plein de fièvre et d'angoisse. » Par le matin glacé du 5 janvier 1895, il se rend avec un ami dans la cour de l'Ecole Militaire où a lieu la dégradation. Les deux garçons se faufilent parmi une foule dense, et hostile au condamné, jusqu'à la tribune de la presse. « Alors nous avons vu passer Dreyfus qui marchait d'un pas ferme et dit d'une voix forte : « Je suis innocent, je m'adresse à vous, représen-

tants de l'opinion libre et je n'exige de vous qu'une seule chose : élevez votre voix à travers le monde pour dire que je suis innocent. » A la tribune, on hurla : « Judas ! » Et le peuple qui assistait à cela cria : « Mort aux juifs ! » Et mon ami et moi nous avons crié : « Vive Dreyfus ! »

— Mathieu Dreyfus, précise Grunebaum-Ballin, se lia d'amitié avec le docteur Gilbert, dont je n'ai connu l'action que plus tard, car à l'époque le silence s'était fait autour de l'affaire. Ce médecin du Havre, personnage amusant, féru de spiritisme, avait soigné le Président de la République, Félix Faure dont il était devenu l'ami. Convaincu de l'innocence du condamné, Gilbert demande une audience à Faure et le Président lui révèle que Dreyfus avait été condamné, non pas sur le bordereau, mais, en violation des droits de la défense, sur des pièces qu'on n'avait communiquées ni à l'accusé ni à son avocat. Révélation confirmée le 14 septembre 1896 par un journal antidreyfusard l'*Eclair*, qui passe maladroitement en revue le dossier secret des charges relevées contre le condamné.

NICOLE DE BOISANGER-DUTREIL



Nicole de Boisanger-Dutreil, écrivain et journaliste, est née de père français et de mère américaine. Elle est licenciée en Droit et diplômée d'études supérieures de Droit public.

Elle a publié six romans dont le dernier, *La Belle respiration*, a été édité voici deux ans par Gallimard. Elle a écrit aussi un récit de voyage, *Visa pour le Brésil*. Elle travaille actuellement à une fresque romanesque qui couvrira près d'un demi-siècle, des années 20 à nos jours, et qui aura sans doute pour titre : *Les voix de la nuit*. Elle a aussi traduit plusieurs romans étrangers.

Grande voyageuse, Nicole de Boisanger-Dutreil a parcouru l'Europe, l'U.R.S.S., les U.S.A., le Brésil, l'Afrique tout entière, où elle a séjourné dans une mine de diamants. Journaliste, elle collabore régulièrement à *Droit et Liberté*. Elle est membre du Bureau National du M.R.A.P.

En novembre, Krziwoski achète à un camelot une brochure intitulée : *« Une erreur judiciaire : la vérité sur l'Affaire Dreyfus. »* Elle est de Bernard Lazare, dont il prononce le nom avec ferveur. Lazare, poète, critique et sympathisant du mouvement libertaire dont Péguy écrit qu'il a « le feu au cœur, une tête ardente et le charbon ardent sur la tête du prophète. » Lazare réussit à gagner à sa cause les milieux israélites, jusque là réservés.

Grâce à Emile Zola

Krziwoski n'avait que seize ans. Outre ses douze heures de travail, un apprenti était, en ce temps là, « bon à tout faire », garçon de courses, au service de la patronne pour amuser son enfant et vider les ordures. « Mais le soir, je courais aux premières réunions des amis de Dreyfus, en petit comité. Mon patron me grondait : « Tu n'a pas honte, Henri, de faire de la politique. »

— Nous n'avons connu qu'assez tard son innocence, me dit Grunebaum-Ballin. Léon Blum a été stupéfait quand elle lui a été révélée pendant les vacances de 1897 par Lucien Herr, bibliothécaire à l'École Normale et socialiste convaincu, dont l'influence sur son milieu fut considérable. Moi-même j'ai fait la connaissance d'Anatole France qui dans ses articles avait tonné contre l'antisémitisme. A France, gagné à la cause de Dreyfus, Clemenceau avait dit : « Nous serons scabs, mais nous vaincrons. »

Les intellectuels commencent à s'agiter : ils ont à présent leur journal, *L'Aurore*, où Clemenceau est rédacteur. Et Krziwoski lance avec enthousiasme : « Mais c'est grâce à Emile Zola que la vérité a été sue du grand public. Zola, dont le nom s'inscrit en lettres d'or dans l'histoire. Dreyfus avait été condamné sur une similitude entre son écriture et celle du bordereau. Après Mathieu Dreyfus, Zola désigne le véritable coupable dont l'écriture est identique à celle du document : le commandant Esterhazy, protégé par l'Etat-Major et traduit à sa propre demande devant un Conseil de guerre décidé à l'acquitter. Le 13 janvier, dans son célèbre article « L'accuse », publié par *L'Aurore*, l'écrivain ose dénoncer ministres successifs de la guerre, chefs de l'Etat-Major, bureaux du ministère, experts en écritures, juges de Conseils de guerre, tous ceux qui ont trempé dans « la plus grande iniquité du siècle ». Et Zola d'exalter le courage du lieutenant-colonel Picquart qui, devenu chef du bureau des renseignements, eut en mains, au mois de mars 1896, une carte-télégramme — elle prendra le nom historique de « petit bleu » — adressée au commandant Esterhazy par un agent de l'Allemagne. Picquart ouvrit une enquête et découvrit que le bordereau était de la main d'Esterhazy. Il insista auprès de ses supérieurs, les supplia de révéler la vérité. En vain. On l'envoya au loin, en Tunisie. Revenu pour être entendu comme témoin dans l'enquête sur Esterhazy, il fut traité en malfaiteur. On va même jusqu'à prétendre que c'est lui le faussaire et qu'il a fabriqué le petit bleu. Un peu plus tard, il sera mis en réforme. »

L'Aurore se vend à 300.000 exemplaires. Krziwoski est passé sur les boulevards et a vu des piles de ces exemplaires entassés sur des camions. De jeunes nationalistes se sont précipités sur les journaux et y ont mis le feu. Dans la foule, les uns criaient : « Mort aux juifs ! » Les autres : « Vive la République ! »

— Le lendemain, dit Grunebaum-Ballin, paraît dans *L'Aurore* la protestation des intellectuels contre la violation des formes juridiques du procès de 1894 et les mystères qui ont entouré l'affaire Esterhazy. En tête, les noms de Zola et de mon ami France. Suivent les nombreuses signatures d'éminentes personnalités : des savants, des mathématiciens, des professeurs à la Sorbonne, des membres de l'Institut, des écrivains et des artistes dont les plus célèbres seront Marcel Proust et Claude Monet.

Henry, la gorge tranchée

Zola est poursuivi en Cour d'Assises et, le 20 février 1898, le sénateur et ancien ministre Ludovic Trarieux, inquiet des manifestations antisémites auxquelles donne lieu le procès, fonde

la *Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Krziwoski se réjouit de s'incorporer à cette vaste organisation de masse qui accepte sans distinction les juifs non naturalisés.

Tandis qu'à l'extérieur du palais de Justice, la foule voue Zola à la mort. — Krziwoski verra des manifestants chercher à le jeter dans la Seine —, qu'on lapide les amis de Dreyfus, qu'on acclame les militaires et que les bagarres se succèdent, l'accusé et son fougueux et habile défenseur, M^r Labori, feront craquer les consignes de silence autour de l'Affaire, données au président Delegorgue. Picquart, mis aux arrêts de forteresse depuis le 12 janvier, parlera ; Henry révélera toute l'histoire du dossier secret.

Le 13 août, le capitaine Cuignet avait découvert qu'une pièce accablante pour Dreyfus, produite par Henry aussitôt après les découvertes de Picquart, était un faux de sa propre fabrication. Henry avait avoué son crime au ministre de la Guerre, Cavaignac. Mis aux arrêts au Mont Valérien, il avait été trouvé la gorge tranchée, tenant à la main un rasoir fermé.

Grunebaum-Ballin me parle de l'émotion qui gagna les couches ouvrières. « De vastes réunions publiques ont été organisées, souvent sous le patronage de la Ligue des Droits de l'Homme. Pour la première fois, on a vu des bourgeois et des intellectuels mêlés au peuple. C'est le prélude à cette union qui se manifestera plus tard quand la justice sera menacée. Par exemple lorsqu'ouvriers, bourgeois sincères et intellectuels seront fraternellement unis contre la poursuite de la guerre en Algérie, à une différence près : au temps de l'Affaire, la majorité des étudiants était nationaliste. »

Krziwoski rit de plaisir : « Ah, tous ces meetings où j'allais ! J'avais en tête des images exaltantes. Je me souviens du meeting organisé au carrousel Saint Paul, à l'emplacement où se trouve aujourd'hui le cinéma Saint Paul. Là parla Jaurès qui, en janvier précédent, avait écrit qu'il fallait compléter l'action révolutionnaire de Zola par une action d'ensemble révolutionnaire du prolétariat. Pas de micros à cette époque, et par la seule puissance de sa voix il atteignait tous les coins de la salle. Il n'était pas grand, mais fort, avec des yeux de visionnaire. J'ai compris ce qu'était un tribun du peuple. »

Lucie Dreyfus formule une demande en révision. Après d'innombrables incidents, le 3 juin 1899, la Cour de cassation annule le jugement de 1894 et renvoie Dreyfus devant le Conseil de guerre de Rennes.

De cette année 1899, Grunebaum-Ballin garde la mémoire d'une atmosphère lourde, dominée par la crainte d'un putsch nationaliste. « Je songe à ce moment où je me trouvais parmi tous les grands corps de l'Etat, réunis

à Notre-Dame, aux obsèques du président de la République, Félix Faure, mort subitement le 21 février. J'ai murmuré à mon voisin : « Il suffirait de donner un simple tour de clé pour faire sauter toutes les structures de l'Etat. »

Fallait-il accepter la grâce ?

C'est le dreyfusard Emile Loubet qui est élu à la présidence, et les nationalistes entretiennent une atmosphère agitée. Le 4 juin, aux courses d'Auteuil, ils l'injurient et un coup de canne aplatis son haut de forme.

Krziwoski se remémore la réplique des dreyfusards : « Tous ensemble, chefs du dreyfusisme, radicaux, leaders socialistes et syndicalistes, ont organisé le 11 juin une contre-manifestation, de la place de la Concorde aux tribunes de Longchamp, où Loubet venait assister au Grand Prix. J'étais à Longchamp avec des jeunes et des juifs qui lui ont fait un accueil enthousiaste. »

Le danger d'un coup de force recule, pense Grunebaum-Ballin, avec l'arrivée au pouvoir, le 12 juillet 1899 du gouvernement Waldeck-Rousseau, en majorité dreyfusard. Des mesures seront prises pour empêcher l'armée d'être un Etat dans l'Etat, et plusieurs généraux qui ont protesté publiquement contre la révision du procès de Dreyfus seront relevés de leurs fonctions. Mais l'effet de ces mesures ne s'est pas encore fait sentir quand, le 9 septembre, par cinq voix contre deux, le Conseil de guerre de Rennes condamne Dreyfus, revenu épuisé de son séjour au bagne, à dix ans de détention avec les circonstances atténuantes. Malgré l'opposition de certains de ses partisans, il accepte la grâce que Loubet signe le 19 septembre. Il est libre, mais dans une déclaration, il s'affirme prêt à poursuivre la réparation de l'effroyable erreur judiciaire dont il est la victime. Pourtant l'opinion s'apaise. Maître Labori écrira : « L'Affaire est morte, la grâce l'a tuée. »

Une adolescente, qui est aujourd'hui Mme Suzanne Collette-Kahn, vice-présidente de la Ligue des Droits de l'Homme, veuve d'Emile Kahn, président de la Ligue, fut marquée pour toujours par le verdict de Rennes. Quand elle connut la nouvelle, elle s'enfuit en courant et erra dans les rues, désespérée. Elle a 81 ans, l'œil vif et pénétrant, un visage jeune et rond, des cheveux blancs et flous ;

— En 1898, j'avais quatorze ans. J'étais élève à Lille, au collège de jeunes filles Fénélon. Notre professeur, informé par des universitaires qui se propageaient les nouvelles de Paris, nous mettait au courant de l'Affaire. A Lille, la moitié de la ville vibrerait pour Dreyfus. En classe, il y avait un important noyau de petites juives, filles de commerçants ou d'industriels, qui furent insultées et même malmenées par d'autres élèves. Deux camps se formèrent. J'étais le chef du

BRÈVE CHRONOLOGIE DE L'«AFFAIRE»

1894

FIN SEPTEMBRE : Découverte par le Service de Renseignements français alors appelé « Section de Statistiques », du « bordereau », lettre non signée à l'attaché militaire allemand Von Schwartzkoppen lui annonçant l'envoi de documents.

6 OCTOBRE : Après brève enquête, l'écriture et la teneur du bordereau le font attribuer au capitaine Dreyfus.

15 OCTOBRE : Arrestation de Dreyfus, incarcéré à la prison du Cherche-Midi.

19 OCTOBRE : Ouverture du procès Dreyfus devant le premier Conseil de Guerre de Paris.

22 DECEMBRE : Le général Mercier, ministre de la Guerre, fait communiquer aux juges militaires à l'insu de la défense un « dossier secret » préparé contre Dreyfus. A l'unanimité, Dreyfus est déclaré coupable et condamné à la déportation à vie.

1895

5 JANVIER : Dégradation de Dreyfus dans la cour de l'École Militaire.

21 JANVIER : Le condamné est embarqué à destination de l'Île du Diable.

DEBUT MARS : Une carte pneumatique, dite « Petit Bleu », émanant de l'ambassade d'Allemagne et adressée au commandant Walsin-Esterhazy est interceptée par la Section de Statistiques.

ETE : Le lieutenant-colonel Picquart, chef de la Section de Statistiques, acquiert, après consultation du dossier secret de 1894, la conviction que le bordereau est en réalité de la main d'Esterhazy.

SEPTEMBRE : Picquart tente vainement de convaincre ses chefs de l'innocence de Dreyfus et de la nécessité de réviser le procès.

2 NOVEMBRE : Le commandant Henry, adjoint de Picquart, remet à son supérieur, le général Gonse, un document accablant pour Dreyfus. Il s'en réalité forgé cette pièce dit plus tard le « faux Henry ».

4 DECEMBRE : Esterhazy est envoyé devant le premier Conseil de guerre de Paris.

1898

10-11 JANVIER : Procès Esterhazy. Il est acquitté à l'unanimité.

13 JANVIER : Publication par *L'Aurore* d'une lettre ouverte d'Emile Zola protestant violemment contre l'acquiescement par ordre d'Esterhazy.

13 AOUT : Découverte par le capitaine Cuignet, officier d'ordonnance du ministre de la Guerre, Cavaignac, du caractère apocryphe du « faux Henry ».

30-31 AOUT : Aveux et suicide d'Henry.

1899

3 JUIN : La Cour de Cassation annule le jugement de 1894 et renvoie Dreyfus devant le Conseil de Guerre de Rennes.

9 SEPTEMBRE : Jugement du Conseil de Guerre de Rennes. Dreyfus est déclaré coupable avec les circonstances atténuantes et condamné à dix ans de détention.

1904

5 MARS : La Cour de Cassation, à la suite de la découverte d'autres faux introduits dans le dossier constitué contre Dreyfus en 1897 et 1898, déclare que ces faits rendent recevable la nouvelle demande en révision introduite par Dreyfus.

1906

12 JUILLET : Cassation sans renvoi du verdict de Rennes.

13 JUILLET : Vote par le Parlement d'une loi réintégrant Dreyfus dans l'armée avec grade de chef de bataillon.

21 JUILLET : Remise de la Légion d'honneur au commandant Dreyfus dans la cour de l'École Militaire.

camp dreyfusard. Plus d'une fois, à la récréation, des querelles nous amenèrent chez la directrice. J'appris avec émotion que des extrémistes avaient voulu jeter le professeur de lycée Victor Basch, dans la Villaine.

Le troisième homme

Justice n'est pas faite. Grunebaum-Ballin souligne que les élections de 1902 furent favorables à la réhabilitation. Tous les hommes qui de bonne foi avaient pu se tromper étaient de-

venus dreyfusards. La coalition des gauches l'emporta par 350 sièges sur les 588 sièges à pourvoir et Jaurès battu en 1898 retrouva son siège.

Les 6 et 7 avril 1903, Jaurès relance l'Affaire au Parlement. Le 26 novembre, Alfred Dreyfus formule sa demande en révision. Le 12 juillet 1906, après une longue et minutieuse instruction qui ne laisse rien subsister de l'accusation, la Cour de cassation proclame son innocence en annulant sans renvoi le jugement de Rennes. Une loi lui confèrera le grade de chef d'escadron et la Légion d'honneur, tandis que Pie-



Judas : « Lorsqu'il s'agit d'un frère, je ne me fais jamais tirer l'oreille. » Dessin de la revue autrichienne de droite Kikeriki.

(document Dazy)

quart sera réintégré avec le grade de général.

Grunbaum-Ballin, assista à la remise de la décoration. Il y avait peu de monde et le temps était gris. Il se souvient qu'au moment où Picquart l'embrassa sur les deux joues, Dreyfus montra une vive émotion. Cela se passait dans la cour même de l'École Militaire où avait eu lieu la dégradation. La cérémonie terminée, un jeune homme s'approche de Dreyfus. C'est son fils venu la serrer dans ses bras.

L'assistance du haut commandement à nier l'innocence de Dreyfus éveilla des soupçons dans plusieurs esprits. Ne cherchait-on pas à couvrir un personnage de plus grande envergure qu'Esterhazy, simple commandant ? Ce problème a passionné le sénateur socialiste Roger Carcassonne, membre du Conseil de l'Europe, au point qu'il n'a pas hésité à l'évoquer devant la Haute Assemblée. Il me reçoit au Palais du Luxembourg parmi les souvenirs de Marie de Médicis.

— Qu'est-ce qui vous a amené, monsieur le Sénateur, à vous intéresser à l'Affaire ?

Il me dévisage de son regard pétillant de vivacité et d'esprit.

— A l'époque de ma jeunesse — j'ai 70 ans — l'Affaire ne figurait pas encore dans les manuels. Moi j'en étais tout imprégné. Mon grand-père était le fondé de pouvoir d'un banquier-commerçant, Joseph Valabrègue qui avait épousé la sœur d'Alfred Dreyfus.

Dans toute la famille, on était tellement marqué par tous les tourments causés par l'Affaire qu'à toute allusion qui y était faite, c'était aussitôt des « tais-toi » effrayés.

— Et le problème du troisième homme ?

— J'avais été très intrigué par les souvenirs de Maurice Paléologue, à cette époque attaché à la direction politique des Affaires Etrangères dans la section qu'on appelait les affaires réservées, homologue du service de renseignements au Ministère de la Guerre. Dans son livre, Paléologue mentionne trois traités : Maurice Weill, personnage douteux qui s'était lié d'amitié avec Esterhazy, Esterhazy lui-même et enfin le fameux troisième homme sur qui ne pèse encore aucun soupçon, officier d'un très haut grade qui après avoir occupé pendant plusieurs années des fonctions importantes au Ministère de la Guerre aurait ensuite exercé un commandement de troupe.

— Et qui serait ce mystérieux officier ?

— Dans ses mémoires, le général Legrand-Girarde, antidreyfusard notoire à l'époque, note qu'aux Affaires Etrangères, on pensait qu'il s'agissait du général Rau, totalement inconnu dans l'Affaire.

— Pourquoi s'en serait-il mêlé ?

— Je l'ignore. Je me suis borné à vérifier que ce Rau était bien au

Ministère de la Guerre entre 1895 et 1896, que les actes de trahison ont commencé avant que Dreyfus y fasse un stage et se sont terminés alors qu'il était déjà à l'île du Diable. En 1895, Rau a quitté le Ministère pour commander la 23^e Brigade d'Infanterie.

— Et vous-même, qu'en pensez-vous ?

Carcassonne regarde rêveusement le jardin du Luxembourg ensoleillé.

— Je ne prends pas parti. Mais j'ai posé une question écrite au Sénat restée sans réponse, puis une question orale à laquelle il m'a été répondu que l'identification de l'officier en question supposerait des recherches qui ne sont pas du ressort du Ministère des Affaires Etrangères et qu'en avançant un ou plusieurs noms pour répondre aux renseignements donnés dans l'ouvrage de Paléologue, le Ministère estime qu'il risquerait de donner naissance à de regrettables controverses et prendrait une responsabilité que l'auteur n'a pas cru devoir assumer.

« Je suis socialiste et dreyfusard »

— L'Affaire recèle-t-elle pour vous d'autres mystères ?

— Reste la lettre du colonel Henry où, avant de mourir, il écrit à sa femme : « Tu n'ignores pas dans l'intérêt de qui j'ai agi. Je suis totalement innocent. Tout le monde le sait et le saura. »

Le président Paul-Boncour est du même avis.

— Il y a un point qui n'a jamais été éclairci, mais qui serait très grave, me dit-il. Paléologue va jusqu'à laisser entendre que le gouverneur militaire de Paris, le général Saussier aurait été compromis dans l'affaire à cause d'une histoire de femme. On s'explique mal sans cela l'acharnement du haut commandement à accabler Dreyfus.

Je suis à présent rue de Téhéran, dans le bureau intime et chaud où le président Paul-Boncour me reçoit avec une extrême courtoisie. Je l'ai attendu dans une pièce dont tous les murs étaient couverts de photographies qui lui avaient été dédiées par des célébrités d'âges et de métiers les plus divers, depuis Anatole France avec sa barbe blanche jusqu'à la Madeleine Sologne de l'Eternel Retour, aux cheveux lisses et blonds.

— L'Affaire Dreyfus ! me dit-il, je suis lié par toute cette période de ma vie. A ma stupeur, j'avais été vivement applaudi à ma soutenance de thèse sur les syndicats. Le bâtonnier Ployé me dit : « Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de votre succès ; avez-vous un patron ? » — « Non ». — Voulez-vous entrer chez Waldeck-Rousseau ? Waldeck-Rousseau, ce personnage considérable, avocat d'affaires illustre et ancien ministre de l'Intérieur, c'était bien plus que n'en pouvait espérer un jeune avocat. Mais je me souviens de mes convictions et je

répondis fermement : « Ce serait un honneur pour moi, mais il faut le prévenir que je suis socialiste et dreyfusard. » Le bâtonnier répéta ces propos à Waldeck-Rousseau qui conclut : « Eh bien, il m'intéresse, ce jeune homme qui pose ses conditions. C'est ainsi que je devins son secrétaire. »

— Et quelle fut son action dans l'Affaire ?

— Cet homme froid, impassible, célèbre pour ses silences, luttait toujours pour la réhabilitation. C'est à lui que Mathieu Dreyfus avait demandé de se charger du dossier de son frère. Accablé de travail, Waldeck-Rousseau désigna Maître Demange. Il intervint personnellement auprès du président de la République, Casimir Périer, pour qu'au cours du procès de 1894 le huis-clos ne fut pas prononcé. Ainsi tout le public aurait constaté la faiblesse de l'accusation et les juges n'auraient peut-être pas prononcé leur sentence sous l'influence du dossier secret qu'ignoraient l'accusé et son avocat. Plus tard, Waldeck-Rousseau fut au Sénat de ceux qui s'efforcèrent de sauver Picquart, poursuivi à la fois en correctionnelle pour divulgation de pièces secrètes au procès Zola et en Conseil de guerre sous l'inculpation d'avoir forgé un faux, « le Petit Bleu », qui était bel et bien de la main d'Esterhazy.

— Et quand le Conseil de guerre a une fois de plus condamné Dreyfus, qu'a fait le gouvernement ?

« Il y avait de belles bagarres »

— Dès le lendemain du jugement, Waldeck-Rousseau examina avec M^r Mornard, avocat de Dreyfus lors de la première révision, la question de saisir la Cour de cassation, mais ils se heurtèrent à des impossibilités juridiques et le Président du Conseil s'attacha à obtenir la grâce du condamné.

— Avez-vous connu des personnalités marquantes de l'Affaire ?

— Oui, plusieurs. Je déjeunais tous les jours chez les Waldeck-Rousseau. Zola y est venu. Il était très courageux, très fort, très calme au moment de son procès où il manqua d'être écharpé. Mais en énergie Clemenceau le dépassait encore. Le 1^{er} novembre 1897, Scheurer-Kestner le manda chez lui pour lui révéler la personnalité d'Esterhazy. Dès le lendemain, L'Aurore publiait un article de Clemenceau demandant la révision du procès.

— Et Picquart ?

— Ah, Picquart ! J'avais sa photographie dans ma chambre. Je l'ai vu quand j'étais jeune avocat affamé de l'Affaire, me dit le professeur Robert Debré. Il y avait de belles bagarres. Le mot « bagarres » résonne singulièrement dans la paisible atmosphère de son rez-de-chaussée, rue de l'Université, où nous sommes assis face à un jardin où court un grand chien. Tout en parlant le professeur me dévisage de son regard scrutateur de médecin.



(document Dazy)

Le vrai coupable : Esterhazy.

avons raison », disait-il. Il s'était lancé dans les réunions publiques. Au début, il n'en avait pas l'habitude, mais il finit par y prendre goût.

Le président Paul-Boncour sourit en évoquant France, puis son regard brilla de passion :

— Par-dessus tout, il y avait Jaurès. Ce fut pour moi le Dieu. En même temps que la terrible injustice commise à l'égard de Dreyfus, il m'éclaira sur l'injustice sociale. C'est à cause de Jaurès que je suis devenu socialiste.

Il réfléchit un moment et conclut :

— Je vous ai cité des grands noms. Moi-même, qui étais inconnu, j'étais un jeune homme tout à fait dans la bataille. On rencontrait à tous les meetings de jeunes étudiants, des gens d'humble origine, prêts à tous les dévouements. Leur participation à la campagne pour la révision fut immense...

— Ah l'enthousiasme des jeunes étudiants que nous étions au moment de l'Affaire, me dit le professeur Robert Debré. Il y avait de belles bagarres.

Le mot « bagarres » résonne singulièrement dans la paisible atmosphère de son rez-de-chaussée, rue de l'Université, où nous sommes assis face à un jardin où court un grand chien. Tout en parlant le professeur me dévisage de son regard scrutateur de médecin.

— Et qui était le meneur de ces bagarres ? dis-je.

— Charles Péguy. Il y mettait toute l'ardeur de sa foi en l'innocence de Dreyfus. Les étudiants nationalistes allaient chahuter Buisson, Séailles, Seignobos, professeurs dreyfusards. Nous formions des équipes pour lutter contre eux. Charles Péguy nous réunissait le jeudi aux Cahiers de la Quinzaine. C'était lui qui commandait le mouvement. Il lançait par exemple : « Rendez-vous à quatre heures un quart à l'amphithéâtre Descartes pour contrer les antidreyfusards. » Péguy avait une exceptionnelle vigueur de caractère, une générosité profonde, le goût du commandement.

— Quels étaient les membres importants de ses équipes dreyfusardes ?

— Coulon, Abel Ferry, Delaporte et surtout Jacques Maritan que j'avais fait connaître à Péguy. Le grand homme, c'était Jaurès, député de Carmaux. A tous ses meetings, il était célèbre pour son geste semblable à celui d'un homme qui tire une sonnette. J'avais un vif respect pour lui. J'avais lu sa remarquable thèse de doctorat en philosophie sur la réalité du monde sensible.

Le Président refuse d'entendre

— Comment se résume l'Affaire dans votre mémoire ?

— Tout d'abord une période de gêne. Personne ou presque ne mettait en doute la culpabilité de Dreyfus. Mais on s'étonnait que cet officier juif alsacien eût trahi. Tous les Alsaciens qui avaient refusé de rester dans leur province occupée par les Allemands étaient d'ardents patriotes. On s'interrogeait sur Dreyfus. Sagissait-il d'argent, d'une affaire de femme ? Les années passant, aucune explication ne fut trouvée. C'était un homme riche ; il n'était pas un obsédé des aventures féminines.

— Et quand la gêne est-elle passée ?

— Quand on a su que Scheurer-Kestner défendait sa cause. Ancien opposant à l'Empire, ancien sénateur du Haut-Rhin, puis de la Seine avant de devenir sénateur inamovible, Scheurer-Kestner était un Alsacien de formation protestante, oncle de Jules Ferry, député de Saint-Dié. Avant de s'engager à fond dans l'Affaire Dreyfus, il s'aperçut en mars 1897 qu'un officier avait faussement accusé devant lui Dreyfus d'avoir acheté à Paris un immeuble payé plus de 200.000 F. Le 13 juillet 1897, un avocat parisien d'origine alsacienne, Louis Leblois, ouvre devant lui un dossier que les Dreyfus eux-mêmes ignorent et qu'il est interdit de leur communiquer. Louis Leblois était l'ami et l'avocat du colonel Picquart qui lui avait confié que l'auteur du bordereau était Walsin-Esterhazy, officier taré, toujours en quête d'argent, et que c'était lui le traître de 1894. Mais Picquart a dit

la vérité sous le sceau du secret. Scheurer-Kestner qui a annoncé à ses collègues son intention de mener campagne pour la réhabilitation de Dreyfus est gêné. Il a laissé répandre dans les milieux politiques et dans la presse le bruit qu'il possédait des documents prouvant l'erreur judiciaire. Poussant jusqu'au scrupule le respect de ses promesses à Leblois, il refuse de montrer ces documents. Le 29 octobre 1897, Le Matin publie un interview de Scheurer-Kestner confirmant sa conviction de l'innocence de Dreyfus. Le même jour il voit le président de la République qui refuse de l'entendre. Le lendemain, il voit le général Billot, ministre de la Guerre. Scheurer-Kestner ne cessera de lutter pour faire réhabiliter Dreyfus. Il le paiera. Le 13 janvier 1898, il sera pas réélu à la vice-présidence du Sénat.

— Mais dès le début Mathieu Dreyfus avait combattu pour que fût établie l'innocence de son frère, n'est-ce pas ?

— Mathieu était un convaincu. Je me souviens de lui : un homme mince qui avait beaucoup d'allure et — c'est bizarre — l'allure d'un officier de cavalerie. Sans savoir que Picquart et Scheurer-Kestner connaissaient la culpabilité d'Esterhazy, il l'apprit de son côté. Le 10 novembre 1896, le journal Le Matin avait publié un fac-similé du bordereau. En novembre 1897, un banquier, Castro, acheta un placard contenant le fac-similé et des lettres d'Alfred Dreyfus. Lorsqu'il vit le bordereau, il eut, selon ses propres termes « un éblouissement », en constatant que l'écriture correspondait à celle d'un de ses anciens clients, officier français. Cet officier, c'était Esterhazy. Castro montra à Mathieu Dreyfus des lettres qu'il avait reçues d'Esterhazy. Ils les comparèrent avec le bordereau et furent saisis de la ressemblance. Mathieu rencontre Scheurer-Kestner et lui dit que le nom du traître c'est Esterhazy. « Oui, répond Scheurer, c'est lui. »

— Et votre rôle là dedans, monsieur le Professeur ?

— Je portais à Mathieu Dreyfus les lettres de mon oncle Hadamard, parent des Dreyfus.

— Qui est selon vous le grand coupable dans l'Affaire ?

— C'est le lieutenant-colonel Sandherr, chef de la Section de Statistiques en 1894. Quand le bordereau fut saisi, il fallait un coupable. Sur une faible similitude d'écritures, l'Etat-Major, suggestionné par les campagnes de Drumont, est prévenu contre Dreyfus. Sandherr avait dit un jour : « Je me méfie de tous les juifs. » En apprenant que les soupçons se portaient sur Dreyfus, il déclare : « J'aurais dû m'en douter. »

— Et quel fut le rôle de Sandherr ?

— Vous savez sans doute que le bruit fut répandu que la pièce présen-

tée comme le bordereau saisi n'aurait été que la copie sur papier pelure du bordereau original, portant de la main d'un souverain étranger une annotation accusatrice contre Dreyfus. Parut aussi une légende dite des lettres de Guillaume II, sept lettres de Dreyfus et une lettre de l'Empereur d'Allemagne où Dreyfus aurait été nommé. De cette correspondance volée à l'Ambassade d'Allemagne, l'ambassadeur Münster aurait obtenu la restitution, sous la menace d'une guerre avant le procès. Tout cela fut inventé par Sandherr, paralytique général, qui mourut le 24 mai 1897 et se trouvait au début de l'Affaire dans la période pré-paralytique où l'on est souvent un fabulateur.

— Vous ne pensez pas que l'Affaire eut des conséquences ?

— Pour moi, ce ne fut qu'une bataille doctrinale importante, mais chevaleresque de part et d'autre, oui, un peu la bataille d'Hernani.

La passion de la famille Psichari

Ce n'est pas l'avis de madame Henriette Psichari, petite-fille de Renan et sœur d'Ernest Psichari.

— Tenez, dit-elle, l'Affaire Dreyfus pour moi, c'est actuel. Les intellectuels pendant la guerre d'Algérie ont pris des positions courageuses. Ils l'ont fait à partir de l'Affaire où l'université est sortie de sa tanière. Gabriel Monod est sorti de l'histoire du Moyen Age, Crouzet de l'explication des poètes grecs et mon père Jean Psichari de l'étude de la langue grecque.

C'est rue Beautreillis, dans un immeuble ancien du quartier du Marais que madame Psichari m'accueille. Elle a le don de recréer la vie, comme en fait foi son livre « Des Jours et des Hommes », où, parmi d'autres souvenirs elle évoque ceux de l'affaire Dreyfus.

— J'avais treize ans quand mes parents furent « mordus » par cette cause. Au début, cela nous parut, à mes frères et à moi, très ennuyeux. Ils épiloguaient à perte de vue sur des articles de loi et des expertises graphologiques. Où étaient nos embêtements littéraires, nos discussions, nos rires ? Nos parents, si difficiles pour nos études, ne s'en occupaient plus, accaparés sans cesse par de mystérieux conciliabules. Mais la période ennuyeuse ne dura pas. Nous partageâmes leur conviction.

— Et comment avez-vous eu connaissance de l'Affaire ?

— C'était en août 1897. La famille était réunie dans notre maison de campagne en Bretagne. Notre oncle Ary Renan arrivait de Paris. Au café, il nous dit : « Ah, je vous apporte une nouvelle qui va vraiment vous étonner. Eh bien, vous savez, Dreyfus, cet officier qui a été condamné pour trahison en 1894, est innocent. » Mon

père, en pur intellectuel occupé de faire son cours et d'écrire des livres, ne s'en souvenait pas. « Qui lance ça ? » dit-il. — « Scheurer-Kestner, le sénateur. Il va attaquer à la rentrée. »

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— Mon frère Ernest et moi, qui vivions comme des jumeaux, comprîmes qu'il s'agissait d'un condamné et qu'il était innocent. La passion de la famille Psichari pour l'Affaire faisait qu'ils étaient dépourvus de préjugés racistes ou religieux. Les positions de mon père lui ont coupé les portes de l'Institut.

— Quels sont les personnages qui vous ont le plus frappés ?

— D'abord Zola, bien sûr. Au moment de son procès, il était obligé, après chaque audience, de descendre un escalier derrière le Palais de Justice pour éviter les « nervis » de l'époque, prêts à le passer à tabac. Pour rentrer chez lui, il eût été dangereux de suivre chaque soir le même chemin et l'on supposait non sans raison que les matraqueurs pouvaient attendre Zola à la porte de sa maison. Pour les dépister, il passait la soirée tantôt chez l'un tantôt chez l'autre. C'est ainsi qu'il vint chez nous. Mais nous, les enfants, nous ne vîmes que son ombre. Il s'enferma avec sa femme dans le cabinet de travail de mon père. De temps à autre, on entendait les éclats de la voix tonitruante de maître Labori. Tard dans la soirée, les ombres des Zola dégringolèrent l'escalier. Ils rentraient chez eux, 21 bis, rue de Bruxelles, reconduits par mon père et par Labori. Plus tard, il y eut des hauts et des bas dans l'affaire Zola. Lors de sa deuxième condamnation à la Cour d'Assises de Versailles, Clemenceau préconisa son départ pour l'Angleterre. Mon père était hostile à ce voyage qu'il considérait comme une fuite.

— Avez-vous connu Clemenceau à l'époque ?

— Oui, je n'aimais pas du tout cet homme, méchant de paroles, autoritaire et négligent. Je me rappelle qu'il posait n'importe où son parapluie. Mais il était étincelant d'intelligence, et il a joué un rôle primordial dans l'Affaire Dreyfus. C'est L'Aurore qui, sous son implusion, a commencé dans la presse de proclamer l'innocence de Dreyfus. C'est lui qui a publié l'accuse de Zola.

Comme à des adultes

— Et Picquart ?

— Il fut notre héros, bel officier au dolman bleu ciel, qui disait la vérité, et dont pour cela la carrière fut brisée. Mais quand je le vis, ce fut une déception. C'était un grand bourgeois alsacien nationaliste. Le mercredi quand il venait dîner à la maison, il broyait du juif. C'était étrange. Avec l'innocence de Dreyfus et la culpabilité d'Esterhazy, il avait trouvé la so-



L'apothéose de la justice. Jaurès et Zola guident le char où a pris place Dreyfus. Enchaînés au char : Esterhazy et ses complices de l'Etat-Major.

(document Dazy)

lution d'une énigme qu'il voulait prouver exactement. Tandis que Jaurès...

— Jaurès vous a conquis ?

— Tout à fait. Il était laid, mal habillé, paysan du Danube. Nous étions habitués à voir des intellectuels poli-cés. Jaurès, c'était une lumière, comme l'arc-en-ciel après la pluie. Il ne s'occupait pas de nous, les enfants. Il nous racontait comme à des adultes la misère ouvrière. De sa large bouche s'ouvrait au milieu d'une barbe frisée, sortait un bon accent méridional et il nous transportait dans des sphères où notre pensée n'avait jamais pénétré. L'Affaire Dreyfus, c'était pour lui le point de départ vers un socialisme d'idées. La justice était en péril et le socialisme avait son mot à dire.

Ces souvenirs rejoignent ceux de Lucien Midol, ancien député, président de l'Amicale des Vétérans du Parti communiste français.

— Pour moi l'Affaire prit toute son importance au moment de la bombe Zola. Mon père, vieux radical combiste (il est mort communiste en 1925) s'était lancé à corps perdu dans la bataille comme dreyfusard. J'étais à ce moment là à l'école primaire supérieure de Mouchard. Je travaillais intensément et les combats politiques ne m'intéressaient que médiocrement. Je n'avais vraiment comme collègues qui s'intéressaient aux affaires nationales que les fils d'un brigadier de gendarmerie (antidreyfusard comme il convient) et le fils d'un convoyeur des postes, socialiste et dreyfusard.

— Et pendant les vacances ?

— Ah, l'atmosphère de mon village était plus tendue. Sur l'Affaire, mon père qui était artisan pensait comme les paysans qui composaient la majeure partie de la population. Il y avait rarement des discussions entre eux. Je me souviens que par habitude nous

lisions « Le Nouvelliste de Lyon ». Cet organe antidreyfusard, mon père l'a quitté pour lire « Le Progrès de Lyon » qui à l'époque était dreyfusard et passionnément avancé.

— Quel a été pour vous l'aspect politique de l'Affaire ?

— J'ai été frappé par le lien étroit qui existait entre cette lutte pour libérer un innocent et la lutte pour une démocratie plus grande, moins élitiste.

— Quel combat fut mené ?

— Ces mêmes dreyfusards étaient comme mon père, comme les paysans, ceux qui approuvaient les premières conquêtes sociales (lois sur les syndicats, sur les accidents du travail, loi de dix heures). Ce sont eux aussi qui ont soutenu Waldeck-Rousseau, puis Combes dans sa lutte contre les congrégations. Ces braves viticulteurs ne voyaient sans doute pas la réalité capitaliste, mais d'instinct ils luttèrent contre l'armée de caste et l'église de l'époque qu'ils considéraient comme des freins au progrès social. Dreyfusard et partisan de l'émancipation sociale furent bien souvent synonymes.

Le premier objectif

Comme Midol et comme Henriette Psichari, Marius Moutet, doyen du Sénat, vit dans l'Affaire une atteinte à la justice. En 1896, Moutet avait 20 ans. Il faisait partie du groupe des étudiants socialistes de Lyon. Quand Zola publia son J'Accuse, Moutet se trouvait en vacances chez ses parents à Largentière. Des affiches furent tirées ; il en colla et fut pris. Il poursuivit la bataille avec Jaurès, Clemenceau, Urbain Gohier. Jaurès exprima leur pensée au cours d'une discussion avec Jules Guesde : « S'il est innocent,

il n'est plus un officier et un bourgeois. Il est dépouillé par l'excès même de son malheur de son caractère de classe. Il est le témoin vivant du mensonge des militaires, de la lâcheté politique et des crises de l'autorité. »

Je demande au sénateur Moutet quel fut pour lui le sens de l'affaire Dreyfus.

— Ce fut une véritable révolution intellectuelle et morale qui apporta au parti de Jaurès l'adhésion de la plus grande partie des intellectuels éminents de l'époque. Jaurès leur posa un dilemme. Il leur dit en substance : « Vous avez lutté pour un homme de votre classe. Comment pouvez-vous ne pas vous pencher sur le problème social de la classe ouvrière et les réformes sociales que celle-ci attend pour la protection de tous les risques que la société actuelle réserve aux travailleurs. »

— Mais Jaurès comme Zola n'a pas tout d'abord cru à l'innocence de Dreyfus ?

— Comment le voulez-vous ? Au début, ce ne fut qu'un fait divers. Nous ignorions tout du dossier secret. Ce qui nous tracassait un peu, c'est que Dreyfus était juif. Nous pensions que les préjugés racistes risquaient de peser beaucoup dans les hauts milieux militaires qui avaient reçu une empreinte conservatrice dans le sein d'une Eglise qui à l'époque l'était beaucoup.

— Et quand avez-vous commencé de soupçonner l'innocence de Dreyfus ?

— Je fus très frappé par la brochure de Bernard Lazare. Je le connaissais. Je suis né dans sa maison à Nîmes. Sa caution pour moi était frappante. Pendant ce temps, Picquart, de son côté, découvrait la vérité.



— On a dit que Jules Guesde reprochait à Jaurès d'avoir pris parti pour un officier d'état-major pas très sympathique. On l'a souvent reproché à Dreyfus. Était-ce vrai ?

— Oui. Vous connaissez la boutade : s'il n'avait pas été Dreyfus, il aurait été antidreyfusard.

L'affaire n'est jamais finie

Pierre Paraf, président du M.R.A.P., ainsi que toute sa famille, crut ardemment à l'innocence de Dreyfus.

— Mes souvenirs de l'Affaire Dreyfus, me dit-il, plongent dans ceux de ma première enfance. Le dernier siècle s'achève. Dans le bonheur de mon univers enfantin l'ombre de « l'Affaire » se projette. Elle dresse devant moi ses personnages étranges et terribles : des généraux faussaires autour desquels j'entends parler de dames voilées, de gorge tranchée au rasoir, au Mont Valérien, et répéter les mots, mystérieux pour moi, de bordereau, de conseils de guerre. Et puis face au cortège des fantômes, voici celui des sauveurs, le colonel Picquart dont la photographie est sur la cheminée de la chambre d'un de mes frères, Scheurer-Kestner, Jaurès, Emile Zola. Quant au héros, Alfred Dreyfus, alsacien comme mon père, polytechnicien comme mon père, j'ai entendu qu'il jetait le cri de son innocence, de son cachot, dans une île qui porte elle aussi, un nom qu'une mémoire d'enfant ne peut oublier : l'Île du Diable.

Mais dans les histoires de France il faut que la justice triomphe. Elle triompha. La nouvelle de la grâce me parvient à la campagne. Sept ans après, alors que l'Affaire Dreyfus n'a valu mes premières batailles scolaires, mes premiers combats antiracistes et républicains, c'est l'acquiescement. La certitude, que je garderai dans les deux guerres mondiales, de la victoire des justes.

— Avez-vous connu Dreyfus ?
— Mes relations avec la famille d'Alfred Dreyfus datent de ces temps lointains. Son fils Pierre est l'ami de mes frères, le mien. Comme sera Jeanne Dreyfus devenue Mme Pierre-Paul Lévy. C'est à Pierre que j'ai recours, lorsque mes problèmes de mathématiques m'embarrassent. J'assiste de son balcon du boulevard Malesherbes à des défilés militaires. Le commandant Dreyfus m'apparaît alors comme le type de l'officier, rigoureux et loyal, m'expliquant comment on distingue un chasseur de Vincennes d'un chasseur d'Afrique, et malgré son aventure, dont il semble s'être extériorisé, bien plus intéressé par l'armée que par la politique.

S'il ne ressemble pas à l'image que ses défenseurs se sont faite de lui, est-ce sa faute ? Il n'est ni l'orateur, ni le militant, ni l'artiste. Au plein sens du mot, le soldat.

Si un autre que lui, juif ou chrétien, avait été victime d'une telle injustice,

il eût refusé d'abord de croire à la forfaiture de ses pairs. Mais sa loyauté de scientifique, de patriote et d'homme l'aurait engagé sans réserves aux côtés de l'innocent.

Pierre Paraf ajoute :

— Pour achever ce pèlerinage du passé, deux souvenirs encore :

Le premier, au temps du bonheur qui précède 1914 : après un grand dîner chez les Dreyfus où je suis admis à l'heure du dessert, je suis présenté à Jaurès. Jaurès me garde un long moment près de lui et me récite des vers, du Corneille, du Victor Hugo. La poésie ruisselle du cerveau qui devait être deux ans plus tard transpercé d'une balle, alors qu'il tentait désespérément de sauver la paix.

Le dernier souvenir date de 1941 : le temps du malheur et de la honte, qui est aussi celui de la résistance. Des conférences semi-clandestines pour une organisation juive de rééducation professionnelle, l'O.R.T., me conduisent du camp de Rivesaltes à Périgueux, Montpellier, Toulouse. En cette ville au premier rang, pour m'approuver et m'encourager est venue la mère de mes amis, que je verrai pour la dernière fois : Madame Alfred Dreyfus.

Des millions d'innocents étaient traqués, déportés, allaient être massacrés. L'Affaire Dreyfus n'est jamais finie.

Il eût peut-être fallu pour ses défenseurs enthousiastes que la victime incarnât en soi toutes sortes de vertus. François Mauriac qui a préfacé le recueil des lettres d'Alfred Dreyfus au bagne, Cinq Années de ma vie, éprouve de l'estime envers lui. C'était à ses yeux un stoïcien : « Je n'ai jamais voulu faire appel à la pitié, écrit Dreyfus. Je n'en avais nul besoin ». Et Mauriac commente : « La volonté qu'il exprime ici et qui n'aura pas fléchi un seul jour, qu'elle lui aura coûté cher ! Il ne doutait pas de la justice... Sa foi en la justice abstraite se doublait d'un culte, celui de la patrie. Cet Alsacien de Mulhouse appartenait à une famille qui, en 1870 avait opté pour la France ». Et Mauriac insiste : « Lui et les siens l'avaient choisie... cette

France libérale et humaine, cette France de 1789 qui avait délivré Israël de l'opprobre, cette France radieuse des droits de l'homme... Il a fallu beaucoup de temps à Alfred Dreyfus pour admettre que des hommes comme lui, ses camarades, ses frères s'efforçaient de le maintenir, le sachant innocent, au bagne. »

Un stoïcisme simple

Mauriac ne se souvient pas d'avoir, enfant, éprouvé de pitié pour Dreyfus. Cela tenait à son avis pour part au caractère d'Alfred Dreyfus : tragédie dont le héros est demeuré inconnu. Dreyfus reste neutre aux heures les plus atroces de son destin. Il ne sait pas et ne veut pas crier.

Qui était vraiment Dreyfus ? Son petit-fils, Jean-Louis Lévy, a tracé son portrait. L'homme qui fut si mal compris paraît alors vivant. Un modeste. En 1906, après la cérémonie de sa remise de la légion d'honneur, alors qu'on l'entourait en criant : « Vive Dreyfus ! » il s'écria : « Non. Vive la République ! Vive la vérité ! ». Reinach écrit de lui qu'il était « un cœur plein qui ne débordait pas ». C'est Lucie, sa femme, qu'il prie de remercier son avocat Demange. « Dis-lui toute la gratitude que j'ai pour lui, que j'ai été incapable d'exprimer. »

Emotif. On a tant parlé de son insensibilité, et il écrit :

— « Je tremblais sur mes jambes en descendant l'escalier, mais je me suis raidi pour ne pas tomber par terre d'émotion. Je suis arrivé à dompter mes nerfs, à faire taire les mouvements tumultueux de mon âme... »

Pendant le procès de Rennes, il aura l'attitude la plus digne, raidi, sans jactance, aimant mieux prouver qu'émouvoir. « Les cris ne sont pas des raisons ». Il demeurera ainsi tout au long de l'Affaire. Refusant toute gloire, toute indemnité, il ne songe qu'à rentrer dans le rang. Ce stoïcisme simple, cette sensibilité contrôlée, cette noblesse d'attitude qu'on a pu trouver intransigeante, ne font-ils pas de Dreyfus un innocent infiniment respectable ?



Trois œuvres de Cartier-Bresson : un portefaix à Istanbul ; un docker noir à la Nouvelle-Orléans ; les obsèques des morts du métro Charonne en février 1962. Un regard aigu et lucide sur la réalité...



CARTIER-BRESSON au CŒUR DE LA VIE

VENUES du Japon, où elles attireraient 45 000 visiteurs par semaine, 175 photos sont accrochées, depuis le début décembre, aux cimaises du Musée des Arts décoratifs (1), 175 photos prises de par le monde par le plus grand, sans doute, des photographes français, Henri Cartier-Bresson. Des œuvres récentes, pour la plupart, encore que l'exposition comprenne une partie rétrospective. Une suite de poèmes en noir et blanc, où tout est dit avec une extraordinaire économie de moyens.

Henri Cartier-Bresson, dès qu'il commença, entre les deux guerres mondiales, à se servir d'un Leica, réagit contre la photo tarabiscotée qui faisait fureur à l'époque. Ce goût de la simplicité, de la sobriété n'a fait que s'affirmer pour atteindre, dans la période récente, une sorte de jansénisme de l'instantané, du « sur le vif ».

Les photos de Cartier-Bresson sont admirablement composées, mais jamais truquées, en ce sens que leur auteur s'est interdit une fois pour toutes les facilités. « On n'améliore

pas une mauvaise photo en la recadrant », a-t-il coutume de dire...

Outre cette perfection formelle, c'est au contenu des clichés exposés qu'on est d'abord sensible. Cartier-Bresson, c'est un humaniste qui travaille au cœur de la vie. Et l'on est tout de suite frappé par la qualité humaine des œuvres (j'allais dire : des toiles) exposées.

Il y a d'abord les portraits de visages célèbres : le cinéaste américain Flaherty, le musicien Olivier Messiaen, Elsa Triolet, Max Ernst, Jean Rostand, Chagall, le sculpteur Giacometti traversant la rue d'Alésia sous une pluie battante, et Matisse aux colombes dans son atelier...

Le docker et le portefaix

D'autres visages encore, inconnus, mais tout aussi significatifs : le merveilleux sourire, tout de douceur, de la petite religieuse cistercienne dans son couvent de Suisse (et l'on pense aux « florett » de Saint-François...).

Un autre, bouleversant de maigreur et de tragique : dans le Madrid de 1933, celui d'un homme, hâve et maigre, qui serre dans ses bras un tout petit, son fils. Toujours à Madrid, toujours en 1933, cette scène, que l'on dirait tirée d'un film de Bunuel : des gosses s'amuse dans un paysage de ruines et, au premier plan, un petit infirme fuit maladroitement sur ses béquilles.

Le « Leica » de Cartier-Bresson tourne ainsi autour du monde : Pékin, Bali, l'Inde, Moscou, la Grèce, le Mexique, la France, les U.S.A., le Canada, toute une planète réduite aux dimensions de quelques salles d'un musée, à celles de photos, toute une planète belle et fraternelle, où pourtant l'injuste et l'atrocité éclatent brutalement comme pour nous inciter à serrer les coudes, nous, les hommes...

A Madrid 33 répond Burgos 63 avec son troupeau de séminaristes sur une route de campagne. A l'Irlande des tourbières et des chemins creux habités des blancs chevaux venus des landes du Connemara, répondent

CES LIVRES VOUS EN DIRONT PLUS

AUX SOURCES DE L'AFFAIRE de Maurice Baumont. Les productions de Paris, 1959. (13 F).

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES publiés par son fils, de Alfred Dreyfus, Grasset (1935) 6 F.

L'AFFAIRE DREYFUS de Pierre Miquel, PUF 1961. Que sais-je n° 867 (2,70 F).

JOURNAL DE L'AFFAIRE DREYFUS de Maurice Paléologue, Plon (1955) (8,60 F).

L'AFFAIRE DREYFUS ET LA PRESSE de Patrice Boussel, A. Colin (1960) Col. Kiosque. (8,50 F).

L'ENIGME ESTERHAZY de Henri Guillemin, Gallimard 1962 (17 F).

L'AFFAIRE DREYFUS de Jacques Kayser, Gallimard 1962. Col. « La Suite des Temps » (7,50 F).

L'AFFAIRE SANS DREYFUS de Marcel Thomas, Fayard, 1961 (19,50 F).

LE ROMAN VRAI DE LA III^e REPUBLIQUE. Collection dirigée par Gilbert Guilleminaud, Denoël (16,50 F).



Hélène Parmelin, journaliste et critique d'art, est particulièrement qualifiée pour parler de l'œuvre de Picasso ; une longue amitié la lie au peintre, à qui elle a consacré plusieurs ouvrages, notamment *Picasso sur la Place*.

Elle est aussi romancière, avec *Noir sur Blanc*, *le Diplodocus*, *la Montée au Mur*, *le Guerrier fourbu*.

Picasso dans l'arène

par Hélène Parmelin

UNE des choses qui m'ont le plus frappée parmi tous les événements et anecdotes qui marquent l'hommage national et international à Picasso pour son anniversaire, est la journée de Madrid.

À la fin de novembre, une dizaine de jours après le vernissage des expositions Picasso à Paris, les étudiants de l'Université de Madrid ont manifesté dans les rues au cri de : « *Guernica au Prado !* »

C'est dire à quel point Picasso, son œuvre, et la toile de *Guernica* qui symbolise en même temps tous les massacres d'innocents dans le monde, marquent leur temps sur le plan de la liberté et de la fraternité des hommes.

On a souvent dit que l'œuvre de Picasso comportait, tout le long de son immense trajectoire, une sorte de morale de notre époque. Et il est vrai que Picasso n'aime pas signer les manifestes. Qu'il ne les signe que s'il n'y a vraiment aucun moyen de faire autrement. Et que la plupart du temps, quand il a quelque chose à dire, il le dit avec sa vérité : la peinture. C'est pourquoi un nombre si grand d'œuvres de Picasso proteste tout le long des années qui viennent de s'écouler. Il n'a jamais été l'homme qui se libère tout seul : son attitude de libération permanente, envers lui-même et envers la peinture, est liée à son attitude générale envers le monde. En lui la peinture et l'homme protestent du même mouvement.

Cette attitude et cette gloire en même temps, cette fraternité envers les peuples, et cette puissance dans

les musées, chez les collectionneurs, les marchands et les banquiers, cette façon de donner aux uns ce qui vaut tant pour les autres, de dessiner des colombes à ceux qui n'en avaient pas l'idée, mais vénéraient le dessin pour le dessin, ce pouvoir d'indignation qu'une main si illustre jette, quand il y a nécessité, pas n'importe où, tout cela a fait de Picasso une espèce de porte-parole en mille circonstances de guerre, de célébration, d'indignation.

Le monde entier a publié les dessins qu'il a faits des Rosenberg. Le Grec Beloyannis, fusillé pour délit d'opinion, est apparu jusqu'en Grèce même et dans les journaux gouvernementaux, sa fleur à la main, signé Picasso. On a interdit à l'Université de Barcelone de faire une conférence sur Picasso ces temps-ci : « *Songes et mensonges de Franco* » est encore planté dans la plaie... (Par contre il arrive, dit-on, au gouvernement espagnol, d'acheter des Picasso en Amérique...)

Et Henri Martin ? Et la *Ronde de la Paix au Viet-Nam* (qui fut faite lorsque la France y combattait et qui est au musée de Saint-Denis) ? Et la toile du *Monument aux Espagnols morts pendant la Résistance française* (qui est en ce moment au Grand Palais) ? Et les *Charniers* au moment du retour des déportés ? *Massacre en Corée*, qui fut exposé en pleine guerre de Corée, en plein Salon de Mai, et cela déplut beaucoup ? Et *Djamila Boupacha* pendant la guerre d'Algérie ? Et l'extraordinaire *Déporté* reproduit sur le programme d'une des soirées pour



Deux œuvres de Picasso, « Massacre en Corée » et le « Foulard de l'amitié ».



(Photos Cercle d'Art)

l'anniversaire de la libération d'Auschwitz ? Et tout récemment la série de toiles des *Sabines* sur le thème du Massacre des innocents ? Et le temple de la Paix à Vallauris ? Et les milliers de colombes, mais aussi les milliers de dessins pour les Espagnols, les dizaines de milliers de foulards de la paix, de têtes de la paix pour des centaines de manifestations ? Et le thème, si souvent repris, des quatre têtes blanche, rouge, noire, jaune, mêlées les unes aux autres, réunies pour l'éternité, comme dans la fresque centrale de la chapelle de Vallauris ? Et tout récemment le dessin pour les manifestes composés par René Char contre l'installation de rampes de lancement dans le Vau-

cluse ? Etc... Etc. Au point qu'un Picasso paisible, pendu au mur, sur un thème éloigné de toute autre idée par exemple que celle du peintre avec son modèle, implique tellement Picasso tout entier que ni dans l'un ni dans l'autre cas on ne peut les séparer...

Cette énumération sèche donne mal l'idée d'un peintre si violemment préoccupé des gestes inhumains de l'humanité dans tous les domaines où elle fait son chemin ou le défait. Il y a, dans cette immense gloire présente qui précipite les foules aux expositions Picasso, mille sentiments mêlés qui ne sont pas tous fraternels, comme bien on pense. Mais il y a aussi un hommage rendu au peintre jamais détaché, jamais indifférent, toujours prêt, peinture en main, comme nul peintre au monde et le long des siècles, et quels que soient la gloire ou le danger, à se ranger aux côtés de tous ceux qui sont contre le coup porté au droit, à la liberté, à la paix et à la vie. Cet incorruptible solitaire est lié passionnément à l'actualité la plus brûlante de son temps. Son isolement de peintre le mêle à des millions et des millions d'hommes. Sa solitude est fraternelle,

jetés, défaits, et cette revue qui vient d'être abandonnée dans leurs plis. La couche est encore tiède. Là, il faut rêver, imaginer. Souvent, ainsi, Cartier-Bresson donne à rêver.

Nous voilà repartis et aussitôt arrivés. La scène : une grande salle, une cantine peut-être, avec un portrait de Lénine sur les murs. Nous sommes quelque part en U.R.S.S. et des couples dansent. Couples émouvants : des ouvriers et des ouvrières, avec encore leurs bleus de travail, déformés par les lainages qu'ils portent dessous et qui leur donnent un air pataud et em-

prunté. Et pourtant, ils sont jeunes, et beaux, et sur le visage d'une jeune fille se peint le ravissement de la danse et peut-être aussi d'une idylle qui s'ébauche.

Cartier-Bresson donne à penser. Ce témoin de son temps, dans les limites étroites de son art (la photo, c'est la brièveté, l'instantané par excellence), en dit autant qu'un peintre ou qu'un poète. Et jamais il n'éprouve la tentation du mensonge ou du fabriqué...

Raymond VIDAL.

(1) 109, rue de Rivoli, Paris (1^{er}). Tous les jours jusqu'au 30 janvier, sauf le mardi, de 13 heures à 18 heures. Dimanche de 11 heures à 18 heures.



L'IMPOSSIBLE OUBLI

« OUBLIER PALERME », de Edmonde Charles-Roux GONCOURT 1966 (Grasset).

« **Q**UELQUE chose de nouveau, de classique surtout... » Tel est le souhait exprimé par une des protagonistes d'un roman lui-même plus classique que nouveau. L'héroïne : une jeune personne qui, après nous avoir fait part de sa décision bien arrêtée d'oublier Palerme, se découvre un besoin tout aussi impérieux de recréer Palerme, de nous livrer Palerme bribes par bribes jusqu'à ce que Palerme ressuscitée envahisse complètement sa conscience et la nôtre. C'est humain. C'est même romanesque : « *J'allais donc seule à la rencontre de ma mémoire...* »

Point de départ : le souvenir d'un amour de jeunesse qu'on n'arrive pas à surmonter, et l'attachement viscéral à une terre volontairement quittée. Et c'est l'exil américain. D'un côté la civilisation des maisons de verre et des enterrements hygiéniques au son des cantiques déversés par le juke-box ; de l'autre, le mur sicilien

recouvert de chèvrefeuille et les insectes au soleil... La grue mécanique contre le cyclope Polyphème. Il y a ce milieu « médiocre, vain, cruel » complètement déshumanisé par le cycle infernal consommation-production, l'obsession de nouveaux besoins à créer et la « hantise d'arriver » ; le culte du superflu, du snobisme et de la frivolité qui s'épanouit l'a d'ailleurs condamné : « *Le dollar est votre gangrène* ». Et il y a la foule de Sicile, exubérante, remuante, fiévreuse, superstitieuse, un peu charlatane...

Au cœur de ce conflit s'exaspère le drame individuel. L'honnête lecteur ne sera pas désorienté : tous les thèmes qu'il s'attend à retrouver, qu'il réclame aujourd'hui d'un roman bien coté, sont évoqués, ne fût-ce qu'au passage : le « désamour », la « tristesse qui naît des pensées incommunicables », les « fausses raisons d'exister », la « corde de la solitude au cou » et « cette drogue nécessaire : les autres ». Comme on le voit, rien ne manque de ce qu'il est en droit d'exiger. Il sera certainement aussi satisfait de l'agencement des motifs en contrepoint qui se rejoignent à la fin pour n'en former plus qu'un. A deux générations de distance, le vieux baron et la jeune fille se sont lancés dans la même entreprise : « *Le vide. Oul. Prendre le goût du vide, de la vie rejetée* ». Mais double échec : le nirvana n'est pas de ce monde, pas plus que l'oubli de Palerme.

Alors, le retour ? Ce n'est pas Gianna qui le tentera, mais Carmine, « *très beau, très brun, avec un visage d'ange combattant* », apparu dans la vie de l'héroïne comme « *le Dieu - Soleil s'adressant à une planète perdue et lui offrant un astre autour duquel tourner...* » Et ce produit du melting-pot américain se retrouvera en terre sicilienne ancestrale comme un poisson dans l'eau ; il s'y retrouve en effet, délivré, régénéré, mais il en meurt...

On pardonnera à Edmonde Charles-Roux la « *plaisance vive* », le « *venin des songes* » et l'« *amer mystère des souvenirs* », pour le rythme entraînant et la vivacité d'évocation de son roman ; on notera aussi une étude intéressante du problème de l'adaptation des émigrés avec leur souci, incarné par Agata, de préserver vivantes leurs coutumes, leurs habitudes, leurs traditions. Au total, un style qu'on définit en général par : humour et tendresse, pudeur et poésie... Récit alerte, prenant et qui ne manque pas de vigueur, vrai sans doute ; mais alors, pourquoi reste-t-on insatisfait ? « *Je demande à un livre* », écrivait Jean Rostand, « *de créer en moi le besoin de ce qu'il m'apporte...* »

Odile DHAVERNAS.

→ les Irlandais brillant lors d'un match de base-ball, quelque part aux Etats-Unis.

Au docker noir de la Nouvelle-Orléans dont le large dos nu dit, sous la sueur qui perle, toute la peine, répondent ces hommes d'affaires de Montréal : renversés, affalés dans leurs fauteuils, les pouces enfilés sous le gilet, la lippe méprisante, ils sont la personnification d'un monde dur et brutal, sans pitié, mais condamné...

Condamné ? Regardez cette photo prise à Istanbul : un jeune portefaix

traîne sur ses épaules un énorme sac et sa route longe les chromes étincelants de voitures américaines immatriculées en Turquie. Condamné : cela ne peut durer éternellement...

Digne dans sa douleur

Ici et là, des paysages : la neige sur un petit cimetière, la terre grasse de champs doucement ondulés au Canada. Paris soudain, le Paris estival des quais, avec ses amoureux nonchalamment allongés à la pointe du Vert Galant, et encore ses amoureux, deux couples, qui s'embrassent sur un

banc. Ce gosse qui ramène triomphalement, dans ses bras, deux bouteilles de vin rouge à moitié grandes comme lui, c'est aussi Paris. Et ça l'est encore, ces militants ouvriers qui font une chaîne de leurs mains : derrière eux, des visages tristes, angoissés, des yeux rougis de larmes. L'un des militants porte une gabardine, un vêtement vieux, à la trame usée : il reste digne dans sa douleur. Cette photo a été prise lors de l'enterrement des victimes du métro « Charonne », le 13 février 1962.

Nouvelle halte : un lit, traité comme une nature morte, avec ses draps re-



le
cinéma

RÈGLEMENTS DE COMPTES

« La vie privée d'Adolf Hitler »
(film de Stuart Heisler,
avec Richard Basehart)

EXPLIQUER les crimes d'Hitler par le fait que ce dernier aurait été affligé d'un complexe d'Edipe, c'était quand même une gageure. Elle a pourtant été tenue par le metteur en scène américain Stuart Heisler dans son film « La vie privée d'Hitler ».

Ce parti-pris d'explication psychanalytique pourrait avoir quelque chose d'insupportable. Ici, il est simplement



Richard Basehart incarne un Hitler impuissant et obsédé sexuel. Mais il y eut d'autres causes au nazisme.

ridicule (car on se dit que, tout compte fait, c'est là le péché mignon de bien des metteurs en scènes américains).

Par bonheur, Stuart Heisler a abordé l'histoire du nazisme sous un autre angle : il en a fait l'histoire d'un gang, racontée avec le punch et l'efficacité qui font la valeur des « thrillers » hollywoodiens de série B. Volontaire ou non, cette façon de traiter l'hitlérisme, par la dérision, est efficace.

Un autre avait osé le faire : Brecht, dans sa « Résistible ascension d'Arturo Ui ». La ressemblance saute aux yeux, le parallèle est évident, de la pièce au film. Pourtant, je ne jurerais pas qu'Heisler ait jamais entendu parler de Brecht, sinon de « Arturo Ui ».

C'est donc à un film de gangsters qu'on assiste, des gangsters pas plus malins, pas plus reluisants, pas plus ragoutants que ceux du Chicago de la grande époque. Bormann, Roehm,

Himmler, Goebbels, Streicher, sont des gardes du corps, des hommes de main, des tueurs sans grande envergure. Leur force, c'est le gang, les « SA », le « SS ».

Des « SA » et des « SS », dont l'arme favorite n'est pas tellement le fusil, mais plutôt la mitraillette. Il faut voir, par exemple, la séquence qui retrace la « nuit des longs couteaux », c'est-à-dire la liquidation de Roehm et de ses « SA » par les « SS » d'Himmler. Heines, le « mignon » de Roehm, est abattu contre un mur, alors qu'il implore sa grâce. Roehm lui-même est liquidé au fond de sa cellule par des rafales de mitraillette. Ce ne sont pas des exécutions, mais des règlements de comptes.

Il y a aussi l'arrivée de Strasser et de deux autres responsables nazis dans le refuge d'Hitler, le « Berghof » de Berchtesgaden, dans le Tyrol allemand, avant les élections de 1933. Les trois hommes sont vêtus de complets croisés à rayures : vous savez bien, Al Capone portait les mêmes.

UN DEBRI HUMAIN

Ainsi de suite : « Nuit de cristal » où des centaines de milliers de juifs furent arrêtés, incendie du Reichstag,

la maîtresse du dictateur, qui l'épousa, juste avant de se suicider avec elle dans son bunker à la veille de la chute de Berlin.

Il faut citer encore cette scène pour la volonté de dérision systématique qu'elle révèle : l'officier d'état-civil qui procède au mariage fait prononcer au « fœhrer » la formule « Je jure que je suis de race aryenne et que je ne suis atteint d'aucune tare héréditaire ». L'Hitler qui prononce ces mots n'est plus qu'un débris humain, complètement fou, à moitié gâteux et paralysé.

En outre, Heisler a eu la volonté, tout au long du film, d'intercaler dans l'action des scènes d'actualité ou des séquences du film de Leni Riefenstahl (la cinéaste officielle du III^e Reich) « Le Triomphe de la volonté », lorsqu'il veut montrer l'horreur de la domination nazie. Intention louable et dont les effets portent.

Bref, glissons sur les galipettes d'Hitler et de ses bonnes femmes, pour voir un film tout compte fait positif.

Raymond PRADINES.



le
théâtre

BOURREAUX ET VICTIMES

« Les Voisins »
de James Saunders
(Théâtre de Lutèce)

UNE femme seule dans un intérieur douillet. C'est le soir. Elle boit son café, elle fume, elle lit. En toute quiétude.

Mais on frappe. Son voisin, un noir, entre et avec lui le drame. Car l'homme va bouleverser le confort moral et la bonne conscience de la femme. Elle est libérale et antiraciste. Du moins, elle se veut et se croit antiraciste.

Une certaine attitude paternaliste, la volonté d'être plus gentille, plus indulgente avec un noir qu'avec un blanc ne sont-elles pas cependant un autre visage du racisme ? Avec une logique implacable, le noir débusque la femme de sa bonne conscience, il l'affole, il la réduit à merci. Toutefois sa logique et sa dialectique sont d'un homme malade, malade du racisme, lui-même, en fin de compte raciste.

L'un et l'autre bourreaux et victimes, mal à l'aise dans leur peau, se déchirent, cherchent à se comprendre, à communiquer sans réellement y parvenir.

Si, à la fin, la femme est vaincue,

moralement et physiquement, cela ne résout pas pour autant leurs problèmes.

Le problème, pour nous spectateurs, reste également posé. Il ne s'agit pas d'une pièce que l'on oublie, passée la sortie. Au contraire, on s'interroge sur son propre antiracisme, sur sa valeur et sa solidité, on se demande comment on aurait réagi devant une situation semblable.

C'est que l'attitude du noir est choquante, la pièce même est choquante, au sens le plus fort du mot. C'est un choc que nous recevons et qui n'a pas fini de nous marquer.

Et pourtant, quelle économie de moyens pour arriver à ce résultat : un seul acte, un dialogue volontairement quotidien, pas de grands effets. Le mérite de James Saunders n'en est que plus grand.

Il est vrai que Les Voisins (mis en scène par Laurent Terzieff), sont admirablement interprétés par Pascale de Boysson et Gordon Heath. Le spectacle Saunders qui, outre Les Voisins, comporte Hélas, pauvre Fred, dont le comique rappelle Ionesco se poursuivra tous les jours, sauf le mardi, pendant tout le mois de janvier au Théâtre de Lutèce.

Vous avez donc encore le temps d'aller l'applaudir. N'y manquez pas.

Pierre WEECXSTEEN.



les
disques

UNE VOIX D'AFRIQUE

« Bachir Touré dit
et chante l'Afrique »
(Festival FAN 9501-33 T)

BACHIR TOURE est un comédien chevronné : douze années de métier, avec des metteurs en scène de forte carrure — Roger Blin, Marcel Lupovici —, au service des grands noms du théâtre contemporain — Jean Genêt et Diégo Fabri, notamment. Lorsqu'il choisit d'évoquer l'Afrique, et la littérature africaine francophone, il adopte d'emblée le parti de la sobriété ; une guitare (Théo Légitimus) et deux percussions (James Campbell et Clément Légitimus) suffisent à créer le climat.

Le choix des textes est aussi large que possible. Du Chant du feu, anonyme bantou,

« Feu transparent des palmiers
Un homme sans peur t'invoque

Feu des sorciers ton père est où ?

Ta mère est où ? », à la très belle Elégie des circoncis où le grammairien Léopold Sédar Senghor allie si habilement les violences de l'inspiration traditionnelle aux subtilités d'un langage parfaitement maîtrisé (« Combien de fois vous ai-je lamentées au mitan de mon âge »), le disque de Bachir Touré couvre l'ensemble de la création poétique africaine d'une époque ; de cette époque qui, de la Libération aux années 60, connut l'apogée de la revendication de la « négritude ».

LA SOMME DE TOUTES LES DOULEURS

La « négritude », revendication de la personnalité africaine contre l'aliénation coloniale, est aujourd'hui considérée, par nombre de jeunes intellectuels africains, comme périmée, voire rétrograde dans la nouvelle étape qu'ont abordée les nations africaines depuis qu'elles ont obtenu leur indépendance politique. Elle a pourtant produit des œuvres de premier plan, comme le désormais classique « Je



Bachir Touré.

vous remercie Mon Dieu », de Bernard Dadié, que Bachir Touré dit à la perfection :

« Je vous remercie, Mon Dieu, de
[m'avoir créé noir,
d'avoir fait de moi la somme de
[toutes les douleurs
Mis sur ma tête le monde...
...Trente-alex épées ont transpercé
[mon cœur

HISTOIRE DES NOIRS AUX U.S.A.

par
Herbert APTHEKER

Origine, évolution, données actuelles. 200 pages d'une tragique et brûlante actualité
Editions sociales : 13 F.
(Envoi franco de port)

A découper et à retourner au
C.D.L.P., 142, boulevard Diderot,
Paris 12e.

pour bénéficier de l'envoi, franco de port, de l'ouvrage :

« Histoire des Noirs aux U.S.A. »
réservé aux lecteurs de Droit et Liberté.

Nom

Adresse

Je vous verse, à ce jour la
somme de 13 F à votre C.C.P.
4629-39 - Paris.

TRICOTS - CHEMISIERS
BONNETERIE

MARCY

128, rue d'Aboukir, PARIS (2^e) - CEN. 06-80

Et mon sang sous tous les levants a
[rougi la nature. »]

Les poèmes sont entremêlés d'épisodes chantés et d'interludes rythmiques. Les deux percussions évoquent à la fois les tambours africains et certaines recherches musicales contemporaines; tel jeu de cymbales retrouve les sonorités des instruments expérimentaux de Larry et Bachet.

Les deux années écoulées sont décidément à marquer d'une pierre blanche: de l'exposition de Dakar à la publication du petit livre de Jean Laude sur l'art africain, et aux émissions télévisées de Max-Pol Fouchet sur le même sujet, un grand pas a été fait, en France, dans la connaissance d'une culture que l'on ne connaissait guère que par préjugés et lieux communs, même s'il s'agit de préjugés et de lieux communs favorables. Le disque de Bachir Touré, par l'itinéraire poétique qu'il propose, est une contribution de plus à cette connaissance.

G.C.



la
télévision

UN ART INCONNU

L'AFRIQUE Noire est sans écriture, mais elle nous propose d'innombrables images — ce que nous appelons : « L'art nègre ».

Ainsi débute l'émission de Max-Pol Fouchet « Terre des Arts » intitulée « Afrique Noire » que des milliers de spectateurs ont pu voir sur leur poste de télévision, le soir des 14 et 15 décembre.

A l'aide de gravures (prêtées par la Bibliothèque Nationale) le film retrace un passé. Soudain une voix africaine s'élève — c'est celle de Doua Seck : « Dans ce bâtiment s'est déroulé, en l'espace de deux siècles, la vente de vingt millions d'hommes ». Photos prises sur place, vie quotidienne, estampes. Un des mérites du film est de souligner le parallèle étroit qui unit la reproduction à la vie. Trop souvent, l'Européen prête à cet art « naïf » une signification occidentale. L'Afrique Noire n'a pas de sculpteurs, de peintres, de graveurs — elle possède un peuple d'artistes qui sait donner un sens profond aux objets.

L'Afrique Noire est le continent du mystère et de la poésie : dans cet art, à travers lui, la vie africaine se

déroule. Une statue est un fragment de vie, une coutume, une explication de l'Art.

Statue, masque, figurine, terre cuite, chaque objet possède son symbole : la Mort, la Maternité, les Dieux, la Beauté, l'Amour; tout est représenté, vibrant avec des chants et des danses ou impassible, en pierre.

A la mort d'un proche parent, les femmes africaines lui chantent : « Viens, viens habiter notre ventre, nous ferons de toi un nouveau-né ».

Sa maison est ensevelie sur son corps et une sculpture, une statuette ou même un vase est immédiatement fait (par une personne habile du village) pour que l'âme du mort puisse recommencer à vivre dans cet objet.

Chaque peuple trouve ses vérités : « Les chemins d'Afrique, dit Max-Pol Fouchet, conduisent à de plus simples

vérités. Sa beauté est née d'une démarche dans la lumière ». Dans ce film la beauté est partout présente; dans le visage des femmes, dans la sagesse des vieillards, dans la joie des enfants. Les œuvres, les visages figés sont d'une extraordinaire richesse : une figuration d'ancêtre réduite à l'essentiel; un buste qui rappelle étrangement l'art antique; des pierres qui semblent remercier les dieux pour la beauté des femmes noires.

Des danses éclatantes, de couleur et de vigueur, des chants langoureux : une civilisation attentive au moindre geste de la nature.

Une civilisation en voie de disparition? semble demander le réalisateur de cet admirable film. Qui peut répondre? Et pourtant chacun de ces masques impassibles est, par sa seule présence, une promesse pour l'avenir.

Dominique TORRES.

LU - VU - ENTENDU

● L'EXPOSITION DE WALTER SPITZER « Tableaux récents autour de l'œuvre romanesque de Jean-Paul Sartre » s'est déroulée du 13 au 30 décembre à la galerie Drouant.

● LA REVUE « ECHANGES », mensuel des sœurs auxiliaires, consacre son numéro de janvier intitulé « les immigrés parmi nous » au problème des travailleurs étrangers.

● LE PRIX DES ARTS ET DES LETTRES de l'Académie du Disque français a été attribué pour les témoignages à Max-Pol Fouchet (Barclay).

● LE PETIT PRINCE, l'immortel chef-d'œuvre de Saint-Exupéry, fera l'objet d'un film réalisé en Union soviétique.

● SHANGO, THEATRE NEGRE D'EXPRESSION FRANÇAISE, présente, les 13-14-15 janvier 1967 à 21 heures, au Théâtre du Centre américain, 201, bd Raspail, deux pièces en un acte de Serge Béhar « Consultation » et « Destin de Magali », dans une mise en scène de Med Hondo.

● HENRI BARBUSSE A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE : une exposition consacrée à la vie et à l'œuvre du grand écrivain a été organisée à l'occasion du cinquantième de la publication du « Feu », avec l'accord de l'Assistance publique, légataire universelle de Mme Barbusse et de Pierre Paraf, exécuteur testamentaire.

● LE CERCLE DIDEROT, dans le cadre de son cycle d'études 1966-1967, annonce : « Sexualité et rationalité » par Mme C. Revault d'Allonnes, attachée de recherches au C.N.R.S., le jeudi 12 janvier, à 20 h. 30, à l'amphithéâtre Descartes (Sorbonne); « Politique et rationalité », par Victor Leduc, directeur de « Raison présente », le jeudi 19 janvier, à 20 h. 30; « Qu'est-ce que comprendre l'Art » par Olivier Revault d'Allonnes, maître assistant

d'esthétique à la Sorbonne, le jeudi 2 février à 20 h. 30. (Ces deux dernières séances ont lieu au Cercle Diderot, 16, rue de l'Ecole-Polytechnique, Paris-5^e.)

● « LA NOIRE DE... », film du cinéaste sénégalais Sembène Ousmane, prix Jean Vigo 1966, présenté le 21 décembre par le Ciné-club Action, vient d'obtenir le premier prix du Festival de Carthage.

● VIENT DE PARAITRE, aux Editions Français réunis, « Parce qu'elle était noire... » où l'auteur, Dymphna Cusack, traite du problème racial dans une « réserve » australienne, après avoir évoqué les séquelles du nazisme dans « Vague de chaleur à Berlin » (éd. E.F.R.).

● « CE QU'ANNE FRANK N'A PAS PU DIRE » : ainsi a-t-on défini le bouleverçant témoignage de Macha Rolnikas « Je devais le raconter » (Editions Français Réunis). Macha Rolnikas, de passage à Paris, a participé à une série de manifestations dont une vente signature le 23 décembre à la Librairie Racine.

● EMILE ZOLA ET ALBERT CAMUS parmi les trente-deux timbres émis en 1967 dans la série des personnages célèbres.

● MAURICE BEJART, PRIX DE LA FRATERNITE 1966 pour la réalisation de la IX^e Symphonie de Beethoven, présente « Roméo et Juliette » (musique de Berlioz) du 16 décembre au 9 janvier au Palais des Sports.

● UN FILM AU VIETNAM ET DANS LE SUD-EST ASIATIQUE, tel est le projet de Gérard Callist et de son équipe qui ont trouvé un soutien moral auprès de Jean-Luc Godard, Alain Resnais, Jean-Louis Bory, Etienne, Jules Roy, etc. Guy Béart organise un gala à leur profit. Siné a dessiné une affiche.

ALBERT MEMMI RÉPOND A ROGER IKOR

Roger Ikor n'approuve par les thèses d'Albert Memmi spécialement celles de son dernier ouvrage, « Libération du Juif ». Dans l'éditorial du numéro de *Droit et Liberté*, il s'est expliqué sur ses désaccords : « Memmi parle en métaphysicien. Or, je suis convaincu qu'il faut ici raisonner en historien; j'entends s'inscrire d'emblée dans un devenir, et non dans une situation... »

Contre Memmi, pour qui « il n'est qu'Israël pour sauver les juifs que la Diaspora, en tant que telle, stérilise dans leur être », Ikor affirme : « Que les juifs de nation rallient Israël, quoi de plus naturel; mais il me semble que les juifs de religion, dans le contexte actuel et dans l'avenir le plus probable, peuvent for bien, dans notre pays en particulier, constituer une communauté aussi saine que la communauté protestante ». Quant à lui, Roger Ikor « ne se considère pas membre de la communauté juive » mais simplement « juif d'origine et qui refuse de renier cette origine ». Albert Memmi poursuit le débat en répondant à son tour à Roger Ikor :

AVANT tout, je veux vous remercier du niveau et du terrain où vous placez le débat : celui du respect mutuel, qui n'exclut nullement le souci le plus exigeant de la vérité. Nous avons trop souvent connu, vous et moi, de ces absurdes polémiques où nous étions presque désarmés devant des arguments tellement inadéquats ou simplement insultants.

Commençons par la fin : la méthode suivie. Je pars en effet d'un inventaire personnel, de ma propre vie, comme juif, pour rejoindre la condition juive en général. Vous vous demandez si j'ai le droit de faire cette extrapolation.

Sans nul doute, c'est là une question importante, et je m'en suis plusieurs fois expliqué. Dernièrement encore, dans une nouvelle préface pour l'édition 1965 du *Portrait du colonisé* (1), je rappelais que mon but final serait de tracer un portrait de l'homme dominé. Mais contrairement à la démarche de certains philosophes qui s'installent d'emblée dans le général, j'ai décidé de partir de l'expérience concrète des différents hommes dominés de notre époque : le colonisé, le juif, le noir américain, etc... C'est par surimpression en quelque sorte, c'est dans cette confrontation, que se dégageraient les traits communs à ces différentes figures.

Je ne « mélange » donc pas le point de vue personnel et le point de vue collectif : le récit individuel est une garantie constante, et nécessaire, de la validité de cette recherche. Et, cependant, n'importe quel détail pittoresque n'est pas retenu s'il ne se retrouve pas ailleurs.

C'est ainsi que j'ai découvert qu'il existe une condition juive commune, par-delà les particularités de chaque individu juif, et par-delà les particularités des différents groupes juifs.

Ceci vous conduit naturellement à

vos deuxièmes objections : mon pessimisme, dites-vous, opposé à votre optimisme. Notre opposition serait une affaire de tempéraments : j'aurais tendance à considérer les verres à demi-vides et vous les verrez à demi-pleins. J'insisterais sur la survivance de l'antisémitisme et vous vous réjouissez de son effacement progressif.

Peut-être. Notons toutefois que nous nous référons donc bien, tous les deux, à un phénomène objectif : la survivance, plus ou moins évanescence, de l'antisémitisme. Et qu'il nous faut, tous les deux, l'expliquer, et le combattre. Et que nous sommes, tous les deux — et tous les juifs, je le prétends — préoccupés, donc caractériellement influencés par lui, et d'une certaine manière, déterminés dans notre conduite.

Nous sommes déjà loin, vous le voyez bien, d'une pure affaire subjective. Ou alors si la subjectivité se retrouve à tant d'exemplaires, affectée d'un coefficient variable, je vous l'accorde encore, nous sommes déjà dans l'objectivité.

Bref, bien que je parte d'une investigation personnelle, j'en arrive à conclure :

a) qu'il existe une condition juive, b) que la condition juive est objective, qu'elle s'impose (plus ou moins, soit), à tous les juifs.

Faisons maintenant un pas de plus. Mais alors, ajoutez-vous, puisque c'est surtout une affaire d'appréciation subjective, la solution au problème d'être juif, va différer suivant les sujets.

Eh bien non, précisément. Oui et non, si vous voulez : un petit oui et un grand non. Devant une condition objective, les possibilités sont restreintes, et, de toute manière, les solutions sont limitées.

On peut garder le statu quo; c'est affaire d'estomac. Il y a des gens qui supportent tout. Mais il est clair que ce n'est pas à proprement parler, une

solution. C'est un accommodement, avec l'espoir, qu'à longue échéance, les choses finiront bien par s'arranger. C'est un peu en politique l'équivalent du réformisme. Ce qui n'exclut pas, bien entendu, la lutte, et même la dignité.

On peut, par contre, chercher une solution spécifique. C'est une idée importante pour moi, un outil méthodologique applicable dans toutes les conditions de dominance. Une fois découverte la spécificité d'une condition, la seule solution véritable est une solution spécifique.

Que je le rappelle en passant : contrairement à ce que l'on croit, je ne condamne nullement l'assimilation, si elle réussit. Comme vous, mon cher Ikor, je n'autorise pas le groupe à cracher feu et flammes sur tel de ses membres qui décide de vivre n'importe quel autre destin. Cette liberté, cette indépendance de l'individu, me paraît une des acquisitions les plus merveilleuses de l'histoire de l'humanité. S'assimiler qui veut à qui il peut. Simplement, on le voit clairement également, ce n'est pas une solution collective pour un groupe, puisqu'elle signifie sa disparition. Vous direz encore, peut-être : la belle affaire ! Un groupe naît, vit et meurt. Encore un coup : je ne vous contredirais même pas sur ce point. Le juif aurait pu s'assimiler dans les sociétés majoritaires, le colonisé aurait pu se fondre avec les colonisateurs, le noir américain pourrait encore peut-être se transformer, ainsi que tous les Américains blancs, en métis. Je n'y ai aucune objection de principe.

Seulement, cela n'a pas été, et probablement parce que l'assimilation est un phénomène individuel, marginal et progressif. L'histoire a exigé et imposé des solutions spécifiques, c'est-à-dire collectives, et résultant logiquement de la nature de chaque condition particulière. Pour le colonisé, il fallait la fin de la colonisation; pour le juif — s'il doit rester juif — une réaffirmation comme peuple et comme nation.

Pour le noir américain, on verra. Je n'ose espérer, mon cher Ikor, vous convaincre par ces quelques pages, si tout un livre ne vous aura pas convaincu. J'espère seulement avoir montré qu'il contient une démarche cohérente d'un bout à l'autre. Et que vos objections trouvaient une réponse, implicite au moins dans l'un ou l'autre de mes livres.

Ce qui prouverait encore, s'il en était besoin, combien vous m'avez lu attentivement, et votre perspicacité. Et pour tout cela, et pour m'avoir permis de me préciser encore, je vous remercie, mon cher ami, très sincèrement.

(1) Editions J.-J. Pauvert, Coll. « Libertés ».

la vie du mrap

CE MOIS-CI ...

● Le comité du M.R.A.P. de BORDEAUX organise une soirée cinématographique consacrée au nazisme, le samedi 21 janvier.

● Le racisme en France : tel est le thème du débat qu'anime Alain Gausse, secrétaire national du M.R.A.P., le 14 janvier, pour les élèves de première et terminales du lycée de Nogent-sur-Marne, sur l'initiative de leur aumônier.

● A l'occasion de la reprise des cartes du M.R.A.P. pour 1967, le comité de CHAMPIGNY organise à la Maison Commune, le dimanche 22 janvier, une réception amicale. Ce comité a, d'autre part, suscité une réunion de toutes les organisations de la ville, en vue d'une action commune contre le néo-nazisme.

● M^r Roland Rappoport animera un débat sur l'apartheid le 4 janvier à Saulieu (Côte d'Or), dans le cadre d'une semaine antiraciste organisée par le club U.N.E.S.C.O. Le film « Come back Africa » sera projeté.

● A Paris les Jeunes de l'Union Israélite Sepharade consacrent au problème du néo-nazisme la soirée du 4 janvier. Un exposé sera présenté par M^r Armand Dymenstajn, secrétaire national du M.R.A.P.

DROIT ET LIBERTE recherche cadre administratif qualifié (H. ou P.) pour promotion et organisation, ayant le sens des contacts humains et de l'action militante. Ecrire au Journal, 30, rue des Jeuneurs, Paris-2e, en indiquant les références.

CE GESTE QUE VOUS ALLEZ FAIRE

LA puissante manifestation du 5 décembre devant l'ambassade ouest-allemande et aux Champs-Élysées témoigne de l'immense émotion suscitée en France par la poussée récente du néo-nazisme. Depuis longtemps déjà, depuis sa fondation pourrait-on dire, le M.R.A.P. souligne les cheminements inquiétants de ce danger qui prend aujourd'hui des formes spectaculaires. C'est donc dans le prolongement d'une lutte poursuivie depuis plus de 17 ans qu'a été organisée la ferme riposte qui s'imposait.

Le succès de cette démonstration, dont chacun reconnaît l'ampleur, résulte à n'en pas douter de nos efforts constants pour informer et alerter l'opinion publique, des efforts poursuivis par nos comités locaux ou professionnels, par des centaines de militants dévoués, toujours sur la brèche, qui se sont mobilisés, à cette occasion encore, avec un admirable élan.

Jour après jour, le M.R.A.P., dans toutes les tâches qui lui incombent, fait la preuve de son efficacité, de son dynamisme. Que d'initiatives sont prises, à travers la France qui, pour être moins connues que celle du 5 décembre, n'en constituent pas moins l'indispensable support d'une action valable, durable, menée « en profondeur ». Ici, c'est une conférence ou un film, là notre exposition itinérante, ailleurs une « semaine antiraciste » organisée avec notre concours par une Maison des Jeunes ou une entreprise, ailleurs encore un centre d'alphabétisation ou un colloque d'enseignants et, partout, chaque fois qu'il le faut, la riposte immédiate à une discrimination, à une explosion de haine, partout l'appel permanent à l'union des citoyens de toutes tendances pour la défense d'un commun idéal.

Ainsi se créent les conditions qui

permettent de jeter des forces importantes et diverses dans de vastes campagnes — comme celles que nous menons contre le néo-nazisme ou pour une législation antiraciste.

Pour agir, les antiracistes doivent avant tout connaître les faits qui rendent nécessaire leur intervention; ils doivent connaître aussi toutes les expériences poursuivies, toutes les batailles engagées. D'où le rôle irremplaçable de **Droit et Liberté**.

« Droit et Liberté » informe, le M.R.A.P. organise la lutte. Nos appels resteraient sans effet si nous négligions le renforcement des structures du Mouvement, dont les comités doivent se multiplier et les effectifs s'accroître en permanence.

Or, voici, avec l'année 1967, le temps où se renouvellent les cartes d'amis du M.R.A.P. A beaucoup de nos lecteurs elles vont être proposées directement; d'autres, que nous espérons nombreux, vont les réclamer. En apportant ou en confirmant leur adhésion, ils doivent savoir qu'ils accomplissent un acte d'une haute portée. Par ce geste, ils expriment leur accord avec la cause que nous défendons et lui manifestent leur soutien tant moral que matériel. Concrétisant par un acte leurs aspirations, ils font la preuve de leur esprit de responsabilité, car il va de soi que sans adhérents, sans argent, sans leur concours en somme, rien ne serait possible. C'est d'eux que tout dépend, et, par leur geste ils font savoir qu'ils l'ont compris.

Que ce mois de janvier, donc, voie affluer les abonnements à notre journal, et s'étendre encore le rayonnement du M.R.A.P. ! C'est le vœu que nous formulons pour nous, pour vous, pour toutes les victimes du racisme, pour tous les hommes.

Albert LEVY,
Secrétaire National.

Nancy : meeting et défilé contre le néo-nazisme

A Nancy, l'appel lancé par le M.R.A.P., invitant à manifester contre la renaissance du nazisme en Allemagne, a été entendu.

Le 19 décembre, sur son initiative, une réunion de protestation a eu lieu au « Caveau de l'Excelsior », à 18 heures, place de la Gare. Ce fut un succès : plus de cinq cents personnes se pressaient dans la salle et attendaient vaillamment que la lumière revienne : en effet, coïncidence étrange, une panne de secteur, qui dura plus d'une demi-heure obligea M^r Armand Dymenstajn, membre du secrétariat du M.R.A.P., à commencer son exposé à la lueur des bougies et sans micro.

A l'issue de la réunion, une manifestation se forma dans la rue, menée par les porteurs d'une banderole « Halte au nazisme », jusqu'au monument « Alsace-Lorraine » où une gerbe fut déposée.

Il faut noter que tous les partis, tous les syndicats, toutes les organisations d'anciens déportés et résistants étaient représentés.

Le lendemain 20 décembre à 10 heures, une délégation a déposé au consulat allemand la résolution adoptée la veille par l'ensemble des participants.

Le Comité étudiant contre les discriminations

L'Union des Elèves de l'Ecole Centrale a saisi le Comité étudiant du M.R.A.P. des discriminations raciales et xénophobes dont sont victimes les élèves étrangers de l'Ecole, auxquels sont fréquemment refusées des chambres et des leçons particulières.

Des mesures ont été mises au point en commun pour faire échec à ces discriminations notamment une lettre aux personnes qui refusent des étudiants étrangers, leur expliquant pourquoi, désormais, aucun autre étudiant ne sera envoyé en remplacement.

Cette riposte courageuse aux préjugés raciaux doit constituer le point de départ d'une action de plus grande envergure. Le Comité étudiant du M.R.A.P. a pris l'initiative d'inviter un certain nombre d'associations universitaires à se concerter à cet effet. Une réunion a eu lieu le 20 décembre où diverses dispositions ont été prises : enquêtes, articles de journaux, démarches auprès des organismes intéressés...

Notre Comité étudiant, qui a pris une part très active à la préparation de la manifestation du 5 décembre, poursuit d'autre part le cycle de ses conférences éducatives. La dernière, avec la participation de Me Armand Dymenstajn, secrétaire national du M.R.A.P. était consacrée au néo-nazisme. Elle s'est terminée par l'adoption du communiqué que nous publions en page 17.

LA SEMAINE ANTIRACISTE D'ARLES

A Arles, le conseil d'administration du Club Léo Lagrange, animé par Alain Goillon, vient de tirer les conclusions de la semaine antiraciste qu'il avait organisée, en collaboration avec le M.R.A.P., du 29 octobre au 5 novembre. Cette initiative, fruit d'un travail collectif de plusieurs mois, a rencontré un succès complet.

Elle a commencé par l'inauguration d'une exposition sur le racisme, placée sous la présidence d'honneur du député-maire de la ville, M. Charles Privat. De nombreuses personnalités étaient présentes dans la salle, parmi lesquelles plusieurs adjoints et conseillers municipaux, le représentant du sous-préfet, le président régional de la Caisse du Crédit Agricole, l'Archiprêtre d'Arles, le président de la Croix-Rouge, etc. Cette exposition réalisée sous la direction de J.-P. Rosseuw, a d'ailleurs été prolongée jusqu'au 11 novembre.

Au cours de la semaine antiraciste, deux conférences ont été données par des orateurs du M.R.A.P. : l'une de Me Rappoport, sur l'apartheid, l'autre de Roger Maria, sur les moyens d'action contre le racisme. Il y eut aussi une veillée audiovisuelle, consacrée au livre de Schwarz-Bart, « Le Dernier des Justes », et animée par le pasteur Mazel, ainsi que deux soirées cinématographiques.

« Notre but, modeste certes, était de faire prendre conscience à une grande partie de la population de ce fléau qu'est le racisme », souligne le rapport du Club Léo Lagrange, qui conclut : « Le bilan est largement positif ».

mrap

BULLETIN D'ADHESION

PRESIDENT D'HONNEUR : Léon LYON-CAEN (Président d'honneur de la Cour de Cassation) ; PRESIDENT : Pierre PARAF ; SECRETAIRE GENERAL : Charles PALANT.

COMITE D'HONNEUR

Bétonnier Paul ARRIGHI, Georges ALRIC, Claude AVELINE, Robert BALLANGER, Roger BASTIDE, Jean CASSOU, Aimé CESAIRE, Diomède CATROUX, Charles de CHAMBRUN, André CHAMSON, Pierre COT, Docteur Jean DALSACE, Louis DAQUIN, Hubert DESCHAMPS, Henri DESOILLE, Michel DROIT, Georges DUNAMEL, Pasteur André DUMAS, Adolphe ESPIARD, Henri FAURE, Max-Pol FOUCHET, Marcel GROMAIRE, André HAURIQUO, Charles-André JULIEN, Alfred KASTLER, Joseph KESSEL, Alain LE LEAP, Michel LEIRIS, Jeanne LEVY, André MAUROIS, Darluc MILHAUD, Théodore MONOD, Etienne NOUVEAU, Jean PAINLEVE, Jean PIERRE-BLOCH, Marcel PRIENANT, Alain RESNAIS, Emmanuel ROBLER, Françoise ROSAY, Armand SALACROU, Jean-Paul SARTRE, Laurent SCHWARTZ, Jean SURET-CANALE, Jacqueline THOME-PATENOIRE, Général Paul TUBERT, VERCORS, Dr WERTHEIMER.

Robert ATTULY, Vincent AURIOL, Yves FARGE, Françoise GAY, Jacques HADAMARD, Georges HUISMAN, Jules ISAAC, Frédéric JOLIOT-CURIE, Jean LURÇAT, Amiral MUSELIER, Marc SANGNIER, André SPRE, Chanoine Jean VIOLLET.

Approuvant le combat de « Droit et Liberté » et désireux de soutenir l'action contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix,

J'ADHERE AU M.R.A.P.

Nom Prénom

Profession

Adresse

Je vous envoie, à cet effet, la somme de (1).

Je souhaite (2) :

- recevoir une documentation complète sur le M.R.A.P.
- être invité à ses réunions et manifestations,
- participer à l'un de ses Comités locaux ou professionnels.

(1) De 1 à 10 F : Ami du M.R.A.P. ; de 11 à 50 F : Souscripteur ; de 51 à 200 F : Donateur au-dessus de 200 F : Bienfaiteur.
(2) Rayer les mentions inutiles.

MOUVEMENT CONTRE LE RACISME, L'ANTISEMITISME ET POUR LA PAIX (M.R.A.P.)

30, rue des Jeuneurs - Paris (2^e) - Téléphone : 488-09-57 - C.C.P. : 14-825-85 Paris



la certitude que le comité renforcerait encore son action en 1967.

NIMES : De multiples initiatives

Une conférence sur les données actuelles du racisme et de l'action antiraciste a été faite par le secrétaire de notre comité nîmois, Georgette Gebelin, devant le Cercle catholique Marie-Thérèse Noblet. Un intéressant débat a eu lieu, au cours duquel la nécessité de développer les efforts communs a été soulignée.

D'autre part, le Comité de Nîmes a invité les représentants de tous les cultes, des partis, des syndicats et des associations de la ville à une conférence de presse sur le néo-nazisme, qui s'est tenue le 20 décembre à 18 heures, à la Mairie. Des exposés ont été présentés par un porte-parole de la Fédération de l'Éducation nationale, un ancien déporté, un résistant, ainsi que par notre amie Georgette Gebelin. Une campagne commune a été décidée.

Signalons enfin qu'à la suite de l'enquête sur le racisme réalisée par des lycéens nîmois (dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro), une large diffusion de « Droit et Liberté » a eu lieu dans les milieux universitaires.

CHATEAU-THIERRY : "Antisémitisme et chrétienté"

La Maison des Jeunes et de la Culture de Château-Thierry avait inscrit à son programme une conférence intitulée « Antisémitisme et Chrétienté » qui complétait celle de l'année dernière consacrée aux problèmes généraux du racisme.

C'est donc le 17 décembre — la veille avait été projeté « Le Journal d'Anne Frank » — qu'eut lieu cette réunion en présence d'une nombreuse assistance (120 personnes). Roger Maria, membre du Bureau national du M.R.A.P., définit, au cours de son exposé, le contexte politique de la mort du Christ et fit ensuite l'analyse du schéma sur les Juifs adopté par le Concile. Au cours du débat très animé, intervinrent le pasteur et l'archiprêtre de la ville ainsi que l'écrivain Arnold Mandel.

Comme suite à cette initiative, des contacts ont été pris pour créer un comité du M.R.A.P. à Château-Thierry.

PARIS-XX' : Table ronde

Le Comité du M.R.A.P. du 20^e arrondissement a organisé, le 14 décembre, à la Maison des Jeunes de la rue Louis-Lumière, une « table ronde » sur le racisme,

à laquelle étaient invités les élus de l'arrondissement et les représentants de diverses associations.

Une cinquantaine de personnes ont participé à ce débat passionnant et d'une haute tenue, présidé par Henri Citrinot, animateur du Comité du 20^e, et ouvert par un exposé d'Albert Lévy, secrétaire national. Sont notamment intervenus : MM. Raymond Bossus, sénateur communiste, Albert Marcenet, député U.N.R., l'abbé Henri Geoffroy, Jean-Pierre Machy (Service Civil International), Mmes E. Malet (A.M.A.N.A.), Fernande Gruit (C.G.T.), le représentant des commerçants de la rue d'Avron, plusieurs instituteurs.

En conclusion, des décisions ont été adoptées pour développer l'action antiraciste, dans l'union la plus large, sous les formes les plus diverses. Il ne fait pas de doute que cette réunion aura, d'ici peu, des suites particulièrement fécondes.

LYON : Sur la place Bellecour...

Diverses associations, dont le M.R.A.P., ont appelé à une manifestation contre le néo-nazisme sur la place Bellecour, à Lyon, le samedi 17 décembre. Plusieurs centaines de personnes y ont participé.

Une nouvelle d'Albert Bensoussan



APOLOGIE DE L'ÉPONGE

Il était interdit face au mur, pétrifié face aux graffiti qui croissaient et se multipliaient sur le grain des galeries souterraines. Il pointait ses narines, enflait son regard, promenait ses doigts sur le braille des crépis. Il tournait la tête, le corps suivait et pivotait en un vertigineux délire de pas de vis, et pas de porte qui clouât le bec à l'orgie des phonèmes : ...Trop de suif... Assez de Niger... Baboula te fesse... Mort aux bagnoufs... déri-déra et patati et patatois, et patatras ! rayant la toile de fond dans un grand saut oblique.

Depuis son arrivée dans la grande cité frimapolitaine, depuis sa descente innocente dans les couloirs du train de vie, et ce pour des raisons honnêtes — un rendez-vous d'à faire, des clients à contracter, des courses aux portes hauturières —, ses pas l'avaient conduit au goulot dessous ville qui grondait du fracas du chemin d'enfer. Rien qu'innocent. Et puis cette surprise du dialogue avec le mur, ces paroles qui crachaient au visage, tous ces mots répugnants Neg... Jouif... Rab... Blcq... qui lui fai-

Albert Bensoussan a fait dans la littérature une entrée remarquée, l'an dernier, avec son roman "les bagnoufis"

(Illustration d'Eugénie Dubreuil)

COLLECTION PRINTEMPS-ÉTÉ 67



pour Hommes Femmes Enfants

• Tous les pantalons et pantalons-marins.

• Toutes les nouveautés Teen-agers

VÊTEMENTS SPORT ET VILLE

- Vestes
- Blousons
- Cabans
- Pantalons
- Foam-Backs
- Pantalons à ponts
- Nylon
- Velours
- Tergal
- Gabardine
- Lainages
- Imperdiables

BIR

312, Rue St-Martin
PARIS - ARC. 12-85

Catalogue sur demande

LE CARNET DE D.L.

Maurice Druon à l'Académie Française

Maurice Druon a été élu, le 8 décembre à l'Académie Française au fauteuil de Georges Duhamel. Le célèbre auteur des « Grandes Familles » et des « Rois Maudits », est membre du M.R.A.P., qu'il honore fréquemment de sa sympathie et son amical soutien. Nous lui exprimons nos vives félicitations.

Vieira da Silva Grand Prix national des Arts

Le jury du Grand Prix national des Arts a couronné, cette année avec une très large majorité Marie-Hélène Vieira da Silva. Ce peintre prestigieux a maintes fois apporté à la cause que nous défendons le témoignage de sa solidarité. L'une des ses œuvres figurait à l'exposition-vente d'œuvres d'art organisée par le M.R.A.P. en 1964. Nous lui exprimons toutes nos félicitations.

Mariage

Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage du docteur Louissette Hirsch, membre du Bureau National du M.R.A.P., avec M. Rade Andjelkovic. Nous leur présentons nos félicitations et nos vœux amicaux.

Nos deuils

Nous avons appris avec peine le décès de Mme Hinda Finifter, survenu à Paris au début de décembre. Nous exprimons à nos amis M. et Mme Charles Hutman, M. et Mme Henri Finifter et à leur famille nos sincères condoléances.

**sport
montagne
plage**



Productions SIMTEX

70, Rue des Archives - PARIS 3^e

Apologie de l'éponge



saient dessus. C'était beaucoup pour un benêt de provincial, et c'était trop pour supporter la honte. En s'épongeant le front, surgit l'idée salvatrice, la solution à la pollution de la voix humaine : il lui fallait désormais, aussitôt, sur le vif, sur le champ, sur les murs, éponger la sale salive des barbouilleurs du métropot.

L'éponge à la main, déjà dégoulinante, et la curiosité aidant, il parcourut le tracé souterrain, mystérieux, dédaléen du réseau infernal. Il se haussait sur la pointe des pieds pour atteindre les plus hauts des gros, il se baissait, attentif aux bas mots, il tirait sur ses bras, écarquillait ses lèvres, crachait à bouche que veux-tu sur l'horrible inventaire... **La Frime aux Frimaux... Frimapolis libre... Refus de Julvre...** La sueur se mêlait à l'égout, une odeur de lassitude et de crassitude brouillées, une senteur d'humanité moite de peur.

UNE peur énorme, la peur primitive d'où naissent tous les racismes, les pogromes et les haines. Et lui, il voulait effacer cette peur. « **Foin de la convuration des vuifs, foin du péril faune, verde à mauban...** », les mots se mettaient en pièces, se perdaient en lambeaux sous l'éponge. Il en bavait des sanglots gros comme des crocoroses. Plus ne fallait vous battre, frères humains qui avec nous vivez, ni pour la peau, ni pour la mégisserie, ni pour la ménagerie, ni pour les yeux de Prusse, ni pour les lèvres, ni pour les nez boiteux, ni pour des haricots. Plus ne fallait...

Et ces autres qui passaient dans son dos ricanant, insultant, injuriant et se mettant à six, à douze pour déchirer sa manche, pour qu'il jetât l'éponge. Mais devait triompher cette exigence de vérité, aussi violente qu'il était humble, et pauvre dans l'âme, rassis, moisi, transi sous sa calotte d'éboueur de fortune, depuis tant d'heures, rendant l'immense service à la Patrie jamais reconnaissante pour ses vrais fils de nettoyer ses murs, d'évacuer ses eaux sales, de dresser son arrogante dérouté sur une table rase de tous les préjugés, des frayeurs d'enfant-do, des tabous insultants : « **La Brehaigne aux hargneux... La Champagne aux telgneux... A la mer, les suceurs de nos filles, les Negs, les Rabs, les Vuifs, des Fauves... A la mer, les Armagnacs, les Zitans... Au diable vert, les Pieds d'Neg...** »

D'un trajet à l'autre, d'un craché pour un rendu,

Apologie de l'éponge

ici l'Etoile Jaune, là la R...Publique, et tout le Saint-Supplice des multiples stations. D'un jour à l'autre, d'une semaine et d'une autre, usant avec ses yeux toutes ses éponges, mettant à sac les réserves spongieuses, récurant les poumons de la vile cité, débarbouillant les murs, les couloirs, les carreaux, le lait-chaux, de claire-fontaine, de bonne-heure, de folle-ardeur, de splendeur.

Or **Mort aux rabs - mort aux rabs**, lisait-il encore.
Or **Foin de fulfs - foin de fulfs**, lisait-il encore.
Or **Trop de negs - trop de negs**, lisait-il encore.

Et, sa calotte usée sur le haut du crâne, le litron de lait vieux dans la musette dorsale, plein de bave, de chassie, de sanie, d'engelures, arpentant les eaux sales dessous ville, il étouffait le vieux renard ennemi des races, le goupil lyncheur des couleurs inégales.

A force, à force, et sans force, à demi aveugle de noirceur, de fureur et de découragement, il retrouva un jour l'escalier de service qui le remonta à la surface. Dehors, Frimapolis, dans sa belle ordonnance, rejetait à l'encan, et à la cantonnade, sous les flots discordants d'un orphéon du salut militaire, les slogans éloquentes de la haine des peuples, répétant les enfers en plein jour. La foule, trottant, ambulante, dévalant, en pilotage automatique, retenait, reprenait, relançait d'un seul souffle les finales : « **Neg... Fuif... Rab... Rab... Fulf... Neg... Bicq... Youp... Youp...** »

Spectacle fervent de la foule en service commandée, tandis qu'il s'épongeait le front de ses paumes désertes, les yeux brûlés de clarté blanche et de crachin, le visage croûteux, les pieds goutteux, le corps secoué de tremblantes cassures. Mais ils défilaient sans le voir dans le tohu-bohu des youp-youp-la-la.

PLUS tard on m'a dit de cet homme, ce clochard, cet éboueur des murs souterrains, qu'il s'en était allé vers les rives océanes, les îles lointaines, ce fou, ce sage, aveuglé de candeur, cet ennemi des coupeurs de race en quatre, s'en était embarqué pour les terres sous le vent, sous le soleil levant, en quête d'autres pêcheurs devant l'éternel, qui des abîmes, des fosses abyssales, retirent de précieuses éponges.

Albert BENSOUSSAN.

tout le monde
en parle...

l'avez-vous
vu?



La Presse est unanime : « Un nouveau type de dictionnaire est né... L'extraordinaire innovation consiste dans l'usage de la couleur à toutes les pages... Beaucoup plus qu'un simple dictionnaire, une véritable encyclopédie du monde passé et actuel... La présentation du vocabulaire tient compte des analogies et, en groupant les mots par familles, elle fait mieux saisir les nuances d'emploi de chacun d'eux... »

Allez voir chez votre libraire le
**LAROUSSE TROIS VOLUMES
EN COULEURS (le fameux « L 3 »)**

et vous comprendrez pourquoi tout le monde en parle...
et pourquoi 200 000 exemplaires sont déjà souscrits.

retenu parmi les « 50 meilleurs livres de l'année ».
l'ouvrage est maintenant complet

3 volumes (23x30 cm), reliure verte ou rouge, au choix,
518 cartes, 3252 pages illustrées en 4 couleurs.

FACILITÉS DE PAIEMENT

dans notre courrier

J'ETAIS DANS LA FOULE

Je vous félicite pour cette grande réussite — votre manifestation d'avant-hier. J'étais aussi dans la foule puisque je suis à Paris en ce moment. Ce qu'il faut, c'est de pair avec la V.V.N. en Allemagne, faire une manifestation sur le sol même où refleurit le nazisme.

Myriam NOVITCH.
D.R.O.R. (Paris)

DONT ACTE

Abonné à votre publication depuis le 1er janvier 1965, après avoir appartenu à la L.L.C.A., je me propose de renouveler mon abonnement, cette prochaine année encore, satisfait de trouver dans vos colonnes matière à soutenir mes convictions profondes.

Je voudrais redresser une double inexactitude relevée dans la rubrique « Que se passe-t-il ? » du mois courant, sous le titre « Nigéria : à qui la faute ». Le rédacteur y parle de la Malaysia. Chacun sait que cette fédération était formée de quatre anciens pays ou territoires ayant subi la domination britannique : la Malaisie, Singapour, et deux colonies de l'île de Bornéo, dont l'une (Brunei, je crois) a finalement renoncé à l'expérience. Singapour devait, dans un passé récent, se séparer à son tour de la Fédération, et proclamer son indépendance. Enfin, la Birmanie, pays d'origine de M. Thant, secrétaire général des Nations-Unies, ne compte pas une population malaise, mais birmane, et n'a jamais appartenu à la Fédération de Malaisie.

Peut-on, dès lors, y parler de « réussite » ?

Serge-M. LEPAGE.
Saint-Maur-des-Fossés.

N.D.L.R. — C'était ironiquement que notre rédacteur avait parlé de « réussite » : réussite du point de vue de ceux qui s'emploient à créer des situations tendues leur permettant de « diviser pour régner ».

PUBLICITE COMPROMETTANTE

(La lettre suivante était accompagnée d'un placard publicitaire pour « Minute »)

LE CAS ACHENBACH

Dans le numéro de septembre-octobre 1966 de votre si intéressante revue, figure un article sur M. Ernst Achenbach, ancien conseiller de l'Ambassade du Reich à Paris en 1943, sous l'occupation allemande.

Au début de cette information, vous mentionnez la récente nomination de ce diplomate comme « Président du Groupe d'amitié franco-allemand constitué au sein de l'Union Interparlementaire ». Tout porte à croire que votre bonne foi a été surprise.

En effet, comme Président du Groupe français de l'Union Interparlementaire, je peux vous affirmer que M. Achenbach ne fait, à aucun titre, partie de notre association, composée uniquement de membres des parlements nationaux adhérant à l'Union Interparlementaire, dont le siège est à Genève.

En conséquence, je viens vous demander de bien vouloir insérer, dans votre prochain numéro, une brève mais précise rectification que, vous le comprendrez, nous souhaitons très vivement.

Marius MOUTET.
Sénateur de la Drôme
Président d'Honneur du Centre
de Documentation Juive
Président du Groupe français
de l'Union Interparlementaire

Nous avons recherché l'origine de l'information que nous avons publiée. La « Correspondance Franco-Allemande » du mois de mars 1966 publie (page 9) un communiqué de Bonn indiquant que : « Le Groupe d'Amitié Franco-Allemand vient d'être reconstitué au sein de l'Union Interparlementaire. Les Présidents en sont MM. Von Merkatz (CDU/CSU), Bauer (SPD) et Achenbach (FPD) ».

Effectivement, il y avait une confusion qui apparaît dans « La Correspondance Franco-Allemande » de mai 1966 : il s'agissait en réalité d'un « Groupe d'amitié Allemagne Fédérale-France » constitué au sein du Bundestag et qui correspond à un « Groupe d'amitié France-Allemagne Fédérale », constitué à l'Assemblée Nationale française. Ces deux organismes en effet n'ont pas de rapport avec l'Union Interparlementaire, que nous regrettons d'avoir, en toute bonne foi, mise en cause.

Il n'en reste pas moins que Achenbach, est membre du « Groupe d'amitié Allemagne Fédérale-France », et que son passé nazi et le rôle qu'il a joué en France-même sous l'occupation, aurait dû entraîner, de sa part, quelque pudeur en ce domaine, et de la part des membres français du Groupe France-Allemagne Fédérale, une plus grande vigilance. Nous y reviendrons.

intitulé « Assez de tous ces viols nord-africains ! »).

Cette annonce publicitaire est parue dans Le Berry Républicain du 9 novembre. Comme on le voit, le racisme va jusqu'à constituer le support de la publicité dans certains milieux. Que Minute vive à partir de scandales, cela ne nous surprend malheureusement plus ! En revanche, il nous paraît grave que des journaux, dont on connaît l'attentisme vis-à-vis des événements actuels, acceptent de passer

une semblable publicité dans leurs colonnes.

Peut-être objectera-t-on que les journaux sont obligés de recourir à la publicité. Mais les responsables d'un journal peuvent-ils se compromettre ainsi ? Il arrive en effet que la passivité, à défaut d'aide directe, apporte un soutien moral qui, dans ce cas, contribue à la diffusion d'idées racistes.

Quoi qu'il en soit, il est inadmissible de collaborer à

la propagande des insultes racistes qui constitue la seule gloire de Minute ! De tels procédés publicitaires ne seront jamais sans doute suffisamment dénoncés. Aussi importe-t-il que nous demeurions vigilants.

Josiane et J.-P. LERIDANT
Ivry-sur-Seine.

LES NIDS MAURASSIENS

« Rien ne peut me surprendre dans votre article : « Des lycéens enquêtent ». Ayant habité dans le Gard durant dix années, je sais bien ce qui peut sortir des nids maurassiens. Bien sûr, il faut réagir, c'est le seul moyen de ne pas laisser s'agrandir la plaie.

Mme R. BEDU.
Montgeron.

AVEC VOUS...

Bravo pour votre campagne. Merci de penser à moi — je pense à vous aussi... de mon lit ; le second poumon laissé par Hitler est en train de s'abîmer aussi ; on le soigne. Je pense être vaillante aux beaux jours du printemps et avec vous le plus possible !

Catherine AMMAR.
Ex-déportée de la Résistance.

NOUVELLE FORMULE

J'attends avec impatience la nouvelle présentation de votre journal, tout en prenant toujours le même plaisir et le même intérêt à le lire sous sa forme actuelle.

Mme TRANCHART.
Savigny-sur-Orge

D'AFRIQUE...

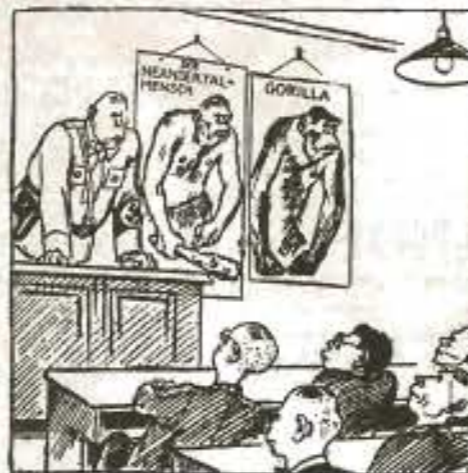
J'ai souvent entendu parler de votre journal « Droit et Liberté ». Que ce journal combatte inlassablement toutes les manifestations de racisme et fait entendre partout la voix de la fraternité humaine.

Je constate alors que ce journal pourra beaucoup m'intéresser. Aussi, je voudrais y souscrire un abonnement. Sur ce, cher Monsieur, je vous prie de me donner des renseignements qui pourront ainsi faciliter mon intention.

M. YOPA, Pierre LOTI.
DOUALA (Cameroun)

VARIEES

Le professeur hitlérien : « Je peux me flatter de ne pas compter de juifs parmi mes ancêtres. »



(Dessin paru dans Der Goetz von Berlichingen de Vienne en juin 1933, à l'époque de l'avènement du nazisme en Allemagne, et des premières revendications de l'Anschluss.)

CONNAISSEZ-VOUS L'ASIE ?

« D. L. » vous propose un « Jeu antiraciste ». Il est consacré, dans ce numéro, à divers aspects plus ou moins connus de l'Asie. Soulignez la réponse que vous croyez juste. Vérifiez la justesse de ces réponses en page 12, et comptez vos points.

De 1 à 5 points... hum ! De 6 à 10 points, vous vous êtes déjà intéressés à ce très vieux continent. De 10 à 14 points, votre antiracisme est conséquent. De 14 à 20 points, vous êtes très fort !

	Réponse	Points
1. — Les habitants de l'Inde s'appellent des Hindous	OUI - NON	1
2. — Ils sont bouddhistes en majorité	OUI - NON	3
3. — L'Inde a été le premier pays industriel du monde	OUI - NON	3
4. — Le brahmanisme est une religion née de l'influence du christianisme primitif sur le bouddhisme	OUI - NON	2
5. — Les Japonais sont à l'origine de cette variété de bouddhisme qu'on appelle le Zen	OUI - NON	2
6. — Le Japon est surnommé en Extrême-Orient le « pays du matin calme »	OUI - NON	1
7. — L'Afghanistan est plus étendu que la France	OUI - NON	2
8. — L'ancien empire Khmer s'étendait sur le Cambodge actuel	OUI - NON	1
9. — L'Indonésie est une ancienne colonie anglaise	OUI - NON	3
10. — L'archipel Indonésien est partagé entre trois nations : la Malaisie, l'Indonésie, la République philippine	OUI - NON	2

(Réponses en page 42)

SAGESSE HUMAINE

Parmi les proverbes bantous que voici, il est facile de reconnaître, sous une autre formulation, les mêmes préceptes que nous a légués la tradition française. L'éthique bantou est majoritaire dans l'Afrique du Sud de l'Equateur, du Congo-Brazzaville au Cap de Bonne-Espérance.

C'est la grandeur du cœur qui compte.
Le riche se plaint toujours.
On ne peut acheter la vie.
Tu détruis la belle ombre de ton arbre, et tu cherches l'ombre des nuages qui filent.
Ce n'est pas le repos qui réduit les distances, mais la marche.
Celui qui accuse les autres trahit ses propres actions et ses propres sentiments.
Ne quitte pas ton hôte en troublant l'eau du puits.
Le crocodile n'est fort que dans l'eau.
Le pouvoir d'un chef ne franchit pas la rivière.
On n'est jamais mordu par le serpent que l'on voit.
Le cœur de l'homme est comme l'abeille, jamais en repos.

BETE ET MECHANT

J'ajoute que je désapprouve tout criminel, qu'il soit un lynché nègre ou un lyncheur blanc. (W. Dawson - 1912).

Délices du monde entier

POULET MEXICAIN AUX AMANDES

Choisir une jeune poule très tendre. La couper en morceaux. La mettre dans une marmite avec un oignon, 2 gousses d'ail, 2 carottes, 1 navet, une branche de céleri, persil, sel, poivre, de l'eau en quantité suffisante pour couvrir. Faire bouillir doucement. D'autre part faire revenir dans du saindoux, 150 gr. d'amandes mondées, 50 gr. de cacahuètes, 2 piments rouges (piments desséchés et piquants) et une cuillerée de graines de sésame. Moudre le tout avec deux tomates grillées, 30 gr. de pain préalablement trempé dans du lait. Ajouter quelques cuillerées du bouillon de la poule. Frire le tout dans du saindoux, saler, poivrer, saupoudrer de cumin, ajouter du bouillon en quantité suffisante pour avoir une sauce assez liée dans laquelle on fait bouillir les morceaux de poule, 20 minutes avant de servir.

L'OFFICIEL DU
PRET A PORTER est la REVUE PRESTIGE de la Profession

Sa présentation, sa qualité, l'importance de sa diffusion en font
un support publicitaire **INDISPENSABLE** pour votre maison

CHARLES MANDEL, 17, Faubourg Montmartre, PARIS 9^e

ETS S. LASKIER

6, rue du Faubourg-Poissonnière
Paris-9^e Tél.: LAF. 02-95

**TAPIS
ET MOQUETTES
EN GROS**

Les amis du M.R.A.P. peuvent
bénéficier du prix grossiste et
seront reçus sur rendez-vous.

LE REFUGE

ski, camping, tennis

41, rue Saint-Placide - Paris (6^e). — Tél.: BAB. 27-33

PIEDS SENSIBLES

Les chausseurs du super-confort et de l'élégance

Choix **UNIQUE** en CHEVREAU, en SPORTS et en BOTTES

Femmes du 35 au 43 — Hommes du 38 au 48

6 largeurs différentes

(9^e) GARE SAINT-LAZARE, 81, rue St-Lazare (M^o Saint-Lazare - Trinité)

(6^e) RIVE GAUCHE, 85, rue de Sèvres (M^o Sèvres - Babylone)

(10^e) GARE DE L'EST, 53, boulevard de Strasbourg (M^o Château-d'Eau).

Magasins ouverts tous les lundis

CONNAISSEZ-VOUS L'ASIE ?

(Réponses de la page 41)

1. **NON.** Ce sont des Indiens. Le mot *Hindou* désigne l'appartenance à une religion, l'hindouisme, qui est une variété de brahmanisme (voir réponse numéro 2). Il existe des Indiens hindous comme des Indiens musulmans ou chrétiens.

2. **NON.** La religion qui compte le plus grand nombre de fidèles en Inde est l'hindouisme brahmanique. Le Bouddha qui prêcha son enseignement au V^e siècle avant l'ère chrétienne était bien un prince de l'Inde du Nord (son nom était Siddhartha Gautama), mais la religion qui se fonda ensuite en se réclamant de lui, si elle connut un grand rayonnement en Inde, y déclina de siècle en siècle, jusqu'à disparaître presque complètement. Dans l'Inde d'aujourd'hui on ne compte plus que quelques centaines de milliers de bouddhistes sur une population de 450 millions d'habitants. Toutefois, il est important de savoir que le Bouddha, comme le Christ d'ailleurs et en général comme tout homme réputé saint quelle que soit sa religion, est honoré et comme intégré à la religion très ouverte des Hindous.

3. **OUI.** Lorsque les Portugais y débarquèrent au XVI^e siècle, l'Inde était le premier producteur de textiles du monde, dont les productions s'exportaient jusqu'en Occident (les Indiennes).

4. **NON.** Le brahmanisme, vieux de près de 3.000 ans, est antérieur de cinq siècles au bouddhisme, et d'un millénaire au christianisme.

5. **NON.** Ce mot qui signifie méditation, vient du chinois : chen, et ce mot lui-même vient du sanscrit : dhyana. C'est un mot bouddhiste, mais originaire de l'Inde, qui se rendit en Chine au VIII^e siècle pour prêcher un enseignement très particulier qui devait passer de Chine au Japon, où il connaît une grande fortune, aujourd'hui encore.

6. **NON.** Le Japon est l'Empire du Soleil Levant (figuré sur son drapeau). C'est la Corée qui est surnommée ainsi.

7. **OUI.** Il couvre 650.000 kilomètres.

8. **OUI.**

9. **NON.** Elle fut colonie hollandaise jusqu'en 1946.

10. **NON.** Il existe aussi un protectorat anglais, le Sultanat de Brunéi (dans l'île de Bornéo), la colonie portugaise de Timor, et la partie orientale de l'île de Nouvelle-Guinée, qui appartient à l'Australie.

GANTS - TÉTINES



Chez votre pharmacien

Imprimerie spéciale - 11, Ferdinand-Gambon, Paris

AL'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

Le plus célèbre music-hall du monde !

Du 27 Décembre au 24 Janvier

ADAMO

Du 26 Janvier au 12 Février

Marcel AMONT

Du 16 au 26 Février

Alain BARRIÈRE



Rainett PARIS



Vêtements de sport pour enfants : Rainett,
23, rue du Mail, Paris-2^e - Tél. : 236-20-90